QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 317 15 Mars 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

LES SIGNES AVANT-COUREURS

Cette question de la proximité de la fin du monde, que M. l'abbé Gaffre traitait l'autre jour d'une manière si intéressante et avec son autorité de théologien, est assurément une de celles qui excitent la plus légitime curiosité. Notre éminent collaborateur disait qu'il est questionné fort souvent à ce sujet; des personnalités moins qualifiées le sont aussi, et l'on peut dire qu'en dehors même de la comète il y a de l'inquiétude dans l'air.

Je viens de recevoir un petit volume de M. Rapaël Pary, revêtu de l'*imprimatur* de Mgr de Saint-Brieuc, qui n'hésite pas à trancher la question. M. Pary intitule son livre : *La Fin du monde est proche*, et il prétend l'établir par des témoignages tirés de l'Ecriture, des Pères, des Docteurs, de la vie des saints, de la Liturgie, des Apparitions de la Sainte Vierge, des Actes des Souverains Pontifes, enfin par le sentiment unanime des autorités contemporaines (entendez autorités intellectuelles !) et diverses observations sur le temps présent.

D'abord le savant auteur, répondant à diverses objections, soutient : que malgré la parole divine, *Nemo sit, nisi solus Pater*, il n'est nullement impossible de connaître d'une manière plus ou moins précise l'approche de la fin du monde, puisque le Seigneur lui-même nous a indiqué les signes auxquels on devra la reconnaître ; — il n'est nullement inutile de chercher à discerner ces signes précurseurs, puisqu'ils nous avertiront de nous préparer à des événements d'une importance capitale et à des temps souverainement difficiles et périlleux ; — le fait que la fin du monde est annoncée et attendue comme prochaine depuis si longtemps par les peuples apparaît comme une raison de plus pour nous confirmer dans les motifs que nous pouvons avoir de l'attendre nous-mêmes ; — l'insistance des Ecritures à nous avertir sur ce point ne saurait avoir pour objet une existence considérablement prolongée de l'humanité, mais doit s'entendre d'une période courte et brève relativement à la durée totale de l'humanité sur la terre ; — enfin, il est très possible et très vraisemblable qu'étant donné la multitude d'hommes qui ont passé dans le monde depuis la venue du Rédempteur, le séjour de l'humanité sur la terre sera beaucoup plus court après la Rédemption qu'avant.

C'est la fameuse hypothèse des six mille ans, sur laquelle M. l'abbé Gaffre a excellemment résumé l'opinion des Pères et des Docteurs : M. Pary l'enrichit d'une suggestion curieuse. Les évangélistes nous rapportent que Notre-Seigneur ayant terminé tous ees discours, fit observer à ses disciples que la Pàques devait se célébrer dans *deux jours* : *Scitis quia post biduum Pascha fiet.*

Or, il n'est pas douteux que, dans l'Ecriture, les nombres comme les faits renferment souvent un sens mystérieux. « J'ai appris de saint Augustin à aimer et à étudier les mystérieuses coïncidences des nombres », disait le cardinal Pie. M. Pary pense que ces deux jours avant la Pâque sont l'image des deux grands jours, ou millénaires, qui restaient sans doute à parcourir avant le second avénement du Sauveur, c'est-à-dire jusqu'à la Pâque éternelle.

Je ne suis pas, je l'avoue, très persuadé par l'argument que l'auteur tire de la croyance unanime des premiers siècles à la prochaine fin du monde. Car enfin, cette croyance a été trompée ; des siècles ont passé sans la réaliser, et la seule conclusion que nous pourrions tirer de ce fait serait que des siècles peuvent passer encore sans justifier nos pressentiments et nos inquiétudes actuelles ; auquel cas la date de la fin du monde perdrait beaucoup de son intérêt pour nous.

Mais il est des témoignages plus récents, par exemple celui de saint Vincent Ferrier.

Saint Vincent Ferrier (1355-1419) fut un prédicateur extraordinaire, d'une réputation universelle. Il parcourut l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Italie, émerveillant les peuples par l'éclat de ses miracles, la sainteté de sa vie, l'éloquence enflammée de sa parole.

Or, le sujet habituel, pour ne pas dire unique, de ses sermons, était la proximité de la fin du monde et du Jugement de Dieu. Il déclarait formellement qu'il était envoyé de Dieu pour annoncer que le jour du Jugement était proche. Cette mission fut confirmée par maints prodiges.

A Salamanque, pour convaincre les incrédules, il se fit apporter, au pied de sa chaire, une femme morte depuis la veille et la ressuscita devant deux mille spectateurs. Ce fait et cent autres sont attestés dans son procès de canonisation et la bulle de canonisation rend témoignage à la mission de saint Vincent Ferrier : « La divine Providence choisit en temps opportun... Vincent de Valence, pour montrer que le règne de Dieu et le jour du Jugement étaient proches. » Deux Papes ont collaboré à cette bulle : Calixte III, qui la rédigea, Pie II qui la publia. Cette attestation est insérée dans le Bréviaire, comme pour lui donner toute l'ampleur possible. La quatrième leçon à matines de l'office de saint Vincent porte ce texte : *Electus a Deo ut extremi tremendique Judicii diem appropinquare ostenderet.*

Un autre témoignage considérable est la Prophétie de Saint Malachie, d'après laquelle il ne resterait plus que neuf Papes à voir régner jusqu'à la fin des temps. On en compte en moyenne douze par siècle ; la fin du XXe siècle serait donc la date assignée.

Mais, comme le savent nos lecteurs, devant qui la question a été discutée plusieurs fois, l'authenticité de la Prophétie attribuée à saint Malachie n'est pas formellement reconnue, quoique bien probable.

***

Ce prophète du XIXe siècle, Joseph de Maistre, croyait la fin du monde très proche. Il écrivait, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* :

« Plus que jamais nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il faut nous tenir prêts pour un évènement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs... des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés... Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe, je parle de la classe instruite, qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire. Or, dites-moi, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé ? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses... Vous semble-t-il qu'un tel état de choses doive durer, et que cette vaste apostasie ne soit pas à la fois et la cause et le présage d'un mémorable jugement ? ». Le saint prélat Mgr de Ségur partageait l'opinion de Joseph de Maistre. Il écrivait :

« Un certain nombre de catholiques, parmi lesquels plusieurs évêques et docteurs fort éminents en science et et sainteté, ont la conviction que nous approchons des derniers temps du monde, et que la grande révolte qui brise depuis trois siècles toutes les traditions et les institutions chrétiennes aboutira au règne de l'Antechrist. De très graves indices font croire que le règne de l'Antechrist n'est pas aussi éloigné que l'on pense. »

Le cardinal Pie a exprimé plusieurs fois la même appréhension, notamment dans son beau discours pour le 600e anniversaire de la consécration de Notre-Dame de Chartres.

Le R. P. Chevalier, religieux éminent, fondateur de la Société des missionnaires du Sacré-Cœur, a écrit un ouvrage fort apprécié : *l'Apocalypse et les temps présents*, dans lequel il croit pouvoir établir, par de très sérieuses et très intéressantes communications, que nous sommes à la

fin de la sixième période de l'Apocalyse c'est à-dire à la veille de la période finale, plus ou moins longue, qui comprendra les derniers grands événements de l'humanité.

Cet ouvrage a été honoré d'une lettre de félicitations du Souverain Pontife Pie X, qui semble approuver les conclusions de l'auteur. Pie X n'a-t-il pas dit, dans sa première Encyclique en date du 4 octobre 1903 : « Qui pèse ces choses « (les progrès de l'impiété) a droit de craindre « qu'une telle perversion des esprits ne soit *le « commencement des maux annoncés pour la fin « des temps et comme leur prise de contact avec la « terre*, et que véritablement le Fils de perdition « dont parle l'Apôtre n'ait déjà fait son apparition parmi nous... »

Au dessus d'une telle autorité on ne saurait rien envisager, sinon la voix de la Vierge elle-même, dans ses diverses apparitions de la Salette, de Lourdes et de Pontmain, comme le fait M. Pary (mais un peu subtilement, par la mystique du nombre douze !)

Ce qu'il dit des grands signes, tels que l'amoindrissement progressif et général de l'esprit religieux, la rage de la persécution, le bouleversement de l'ordre social, l'inquiétude des nations et les préparatifs de guerre, les perturbations insolites dans l'ordre physique... etc., est bien plus satisfaisant.

Mais il est un signe qui manque : il est dit qu'Israël se convertira vers la fin des temps, et c'est même lui qui, par sa richesse (il aura tout l'or du monde) et par les qualités de sa race, si intelligente, si rusée, si tenace, doit assurer le triomphe universel de la croix. Or, Israël semble encore assez éloigné, en vérité, de venir à résipiscence. Les gens qui craignent de voir la fin du monde peuvent trouver là quelque motif de se rassurer.

GEORGE MALET.

Nous rappelons à nos lecteurs que tout ce qui concerne l'administration : mandats d'abonnements, demandes de numéros, de renseignements ou réclamations, doit être adressé à M. Alfred Leclerc, et à son nom, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Les Inondatioms de Paris ont-elles été prédites ?

Nous posions cette question dans notre numéro du 1er février. Et malgré quelques curieux passages des prédictions de Mlle Couëdon, malgré l'ingénieuse interprétation par M. Elisée du Vignois d'un quatrain de Nostradamus, il semblait bien que la réponse dût être négative. L'avertissement que M. J. Williams avait publié dans le numéro du 1er janvier du *Voile d'Isis* ne témoignait encore que d'une vision bien confuse de l'avenir.

Nous avons reçu, depuis lors, de nombreuses lettres de communications à ce sujet.

M. le docteur Rozier, dont les lecteurs de l'*Echo* connaissent non seulement la si curieuse personnalité, mais même la signature, a bien voulu nous répondre par une brochure, dont voici un compte rendu chaleureux dû à la plume de notre éminent collaborateur Timothée. Peut-être aurions-nous eu à faire plus de réserves que Timothée sur les idées du docteur Rozier.

Les inondations de 1910, *vues par M. Rozier, le* 27 *novembre* 1909.

L'*Echo du Merveilleux* ayant affirmé que les inondations n'avaient pas été prédites, M. le docteur Rozier (un ancien collaborateur) vient de répondre à cette affirmation, d'une manière aussi décisive qu'intéressante, dans une brochure qui a pour titre : *Les inondations en* 1910 *et les prophéties. Théorie des prophéties.* (1)

L'auteur a été favorisé de visions dès son enfance (d'après une brochure antérieure) ; et il est resté un voyant, dont les visions ont tantôt le caractère d'images réelles, tantôt celui de symboles. Il est donc plus qualifié qu'un savant dont toute la science n'est que patience, pour traiter une question de ce genre, d'après l'expérience personnelle.

Trop modestement, il conserve le terme inexact de *cliché astral*, par lequel les occultistes désignent l'image d'un événement qui doit (*ou pourra*) avoir lieu dans un avenir plus ou moins prochain. Ceci me rappelle qu'il y a un peu plus de dix ans, l'*Initiation* a exposé que le mage Phil'ppe avait fait voir à ses auditeurs « le cliché de la bataille de Watterlo », mais avec audition des cris des blessés et de détonations formidables. Il faudrait un terme différent pour un phénomène de cette espèce. La théorie des prophéties peut toutefois se résumer ainsi : L'*hysté-*

(1) En vente à la librairie de l'*Echo du Merveilleux*, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris. Prix : 2 francs.

résis est le retard ou délai qui s'écoule entre l'accomplissement d'un acte dans un corps ou dans un plan, et son accomplissement dans le corps ou le plan suivant (mental, kamique, astral, physique). Or, un voyant peut apercevoir la réalisation d'un événement « dans un plan supérieur au plan physique », et annoncer ainsi cet événement qui pour lui est déjà du passé. Ce qui se prépare d'avantageux pour nous dans le plan supérieur peut être détruit par notre propre faute. En outre, M. Rozier affirme, d'après des faits personnels qu'il ne veut pas raconter, que pendant l'*hystérésis,* une réaction de la personne menacée peut briser un cliché mauvais.

Le 27 novembre 1909, le docteur eut, en quelques minutes, la vision de l'inondation. Il ne communiqua point cette vision aux journaux et aux revues, mais à une vingtaine de ses élèves, auxquels il fait des cours d'occultisme dans son domicile. Le 30 décembre il écrivit à un ami de province (l'auteur de ces lignes) : «... Vous me demandez si 1910 sera une année de famine et de guerre sur mer. Au grand désespoir de certains Français et à la grande satisfaction du plus grand nombre, il n'y aura ni famine ni guerre, pas plus sur terre que sur mer, du moins pour la France. Certes, l'invisible est chargé, et ceux qui accumulent contre nous des prédictions désastreuses ne se trompent que sur l'interprétation : 1910 et les années suivantes ont une mauvaise presse dans l'invisible. Mais que de déceptions ! Quand les événements seront réalisés, on verra combien la passion dénature tout. Des menaces, nous en sommes accablés; mais nos prières et les décisions du Ciel modifient considérablement ce que les occultistes appellent les *clichés.* Il serait trop long de vous donner la clef de tout cela; je me contenterai de vous dire que nous sommes à l'un des points tournants de l'Histoire; dans ces moments-là, Dieu veut bien que nous soyons prévenus, mais il s'oppose à toute précision. Vous aurez beau consulter les sorts, les voyants et voyantes les plus célèbres, vous ne saurez jamais que ce que Dieu permettra que vous sachiez. Ne vous attendez donc pas à ce que je vous donne plus que des indications. Je me bornerai donc à vous dire que nous sommes au moment où se réaliseront les passages que je vais vous signaler : Ps. CIX, 6 *Judicabit...;* 7, *De torrente...* Ps. CXLVII, 14, *Qui posuit...* 15 *Qui emittit...* 16, *Qui dat nivem...* 17, *Mittit crystallum...* 18, *Emittet verbum...; Magnificat* 51, *Fecit potentiam...* 52, *Deposuit potentes...* 53, *Esurientes...* Jean, IV, 23. *Sed venit hora...*

« Vous avez assez l'habitude de ces sories de choses pour, sinon comprendre ce que cela veut dire, tout au moins l'adapter aux événements quand ils arriveront. Seulement, prenez garde aux idées préconçues, elles vous masqueraient complètement la réalité. C'est le cas de dire comme Mlle Couédon :

Ça ne va pas se passer
Comme tu l'as supposé.

« Les puissants, les humbles, les riches, les pauvres, ne sont peut-être pas ceux qu'on croit. *Conquassabit capita;* les têtes écrasées ne seront peut-être pas celles qu'on espère et qu'on croit.»

Le 2 février 1910, M. Rozier m'adresse une deuxième lettre : « ...Je vous écris deux mots pour attirer votre attention sur les passages que je vous ai signalés le 30 décembre dernier : Ps. 147, 16 : *Qui dat nivem sicut lanam...* 17... 18... *Emittet verbum suum et liquefaciet ea; flabit spiritus ejus, et fluent aquæ;* Ps. 109, 7. *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.* Voilà la partie qui est réalisée; quand le reste se réalisera, vous ferez les rapprochements. Je dois vous dire cependant que nous avons obtenu la radiation de quelques détails, et c'est très heureux... »

La lettre du 30 décembre a été parfaitement résumée à la page 36 de la brochure. Son auteur fait ici allusion à un fait : il n'y a pas eu jonction de la mer à Paris par l'inondation de la Normandie, comme dans la vision du 27 novembre 1909.

Très sagement, M. Rozier explique que les visions peuvent être des images du passé ou un produit de l'imagination (que les occultistes appellent des *concepts vitalisés*); qu'il ne faut pas, comme certains, consulter Anaël, qui, sans être un génie mauvais, fera toujours voir complaisamment quelque chose, même « une erreur »; et, dit-il, mieux vaut « prier Dieu qu'il vous accorde ce dont vous croyez avoir besoin, puis vous en remettre à ses volontés ». Beaucoup de ses lecteurs s'étonneront de ce qu'il paraît approuver la politique de nos gouvernants, sans attester le Secret de la Salette; et de ce qu'il assure que les esprits des eaux, nos amis, n'ont plus assez d'asiles sûrs, dans nos bois ruinés, contre les attaques des esprits de l'air, nos ennemis trop habituels. Le savant docteur répète, contre des orateurs sacrés, que Dieu ne s'occupe jamais de nous, si ce n'est pour nous faire du bien, et que tout le mal vient de l'Adversaire. Cette théorie n'est pas éloignée des révélations de quelques prophéties catholiques, d'après lesquelles, dans la grande crise future, beaucoup d'hommes seront tués par les démons, pour s'être mis volontairement sous leur puissance.

La théorie de M. Rozier sur la nature du prophétisme me paraît acceptable pour le philosophe initié à la tradition occulte. Le théologien la complètera, en démontrant que des inspirés ont eu des révélations d'en haut par d'autres voies que des visions de symboles ou d'images d'événements futurs; et qu'en dehors des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, certains inspirés (sainte Hildegarde, sainte Brigitte, les deux saintes Mechtilde, Nostradamus, etc.) ont eu des révélations non conditionnelles, tantôt par une voix intérieure, tantôt par des visions. La lecture de la nouvelle brochure de M. Rozier serait bien utile aux philosophes, aux théologiens, aux curieux de l'au-delà, et surtout aux voyantes qui apprendraient, laisse entendre l'auteur, à être moins naïvement affirmatives sur les événements futurs et la date de leur réalisation. L'expérimentation personnelle parviendra un jour à déterminer la limite, dans le temps, de la faculté *naturelle* de prophéti-

sation, abstraction faite de l'action d'esprits différents de l'humanité, et de l'action directe de Dieu même.

TIMOTHÉE.

Un de nos plus anciens abonnés, prêtre vénérable et érudit pense avoir trouvé une indication précise dans les visions de Catherine Emmerich.

Monsieur le directeur,

Permettez à un de vos abonnés de la première heure de porter à votre connaissance un document d'une très haute valeur qui sera une réponse, peut-être, à la question que vous avez posée à votre éminent collaborateur M. Elisée du Vignois, dans le numéro du 1er février de l'*Echo du Merveilleux,* au sujet du terrible fléau qui a failli détruire la capitale de la France. Voyantes, devins, prophètes, astrologues avaient-ils annoncé le cataclysme?

Voici ce qu'en juillet 1820 la vénérable Catherine Emmerich, au sortir d'une de ses extases, dicta à Clément Brentano.

Elle avait été transportée en esprit au-dessus de Paris. Elle vit sainte Geneviève, saint Denis, saint Martin et beaucoup d'autres saints qui intercédaient pour nous. Mais elle vit aussi dans la capitale *de grandes misères, une affreuse corruption, et des abominations horribles.* Il lui sembla que cette ville était près de *s'engloutir* et qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre.

Quelque temps auparavant elle avait dit aussi : « *J'ai souvent eu l'impression que Paris devait être englouti. Il me semblait qu'on minait au-dessous de cette grande ville où le mal est à son comble* ».

Ces paroles, disons-nous, ont été prononcées en 1820. Les récentes et terribles inondations qui ont donné tant d'inquiétudes devaient attendre 90 ans avant de se produire.

Il est bon de remarquer que la vie de la vénérable Catherine Emmerich, *où ces paroles sont rapportées* a été écrite en 1867 par le R. P. Schmaeger, Rédemptoriste, (3 volumes in-8°) et traduite en français en 1870.

Ni en 1820, ni en 1867-1870 les égouts qui sillonnent les sous-sols de Paris n'étaient creusés et la construction du Métropolitain n'était pas encore à l'étude.

Ne pensez-vous pas, monsieur le directeur, qu'on puisse faire état de cette prédiction? Les paroles que je viens de citer et qui sont attribuées à la Vénérable semblent bien s'appliquer aux événements actuels et nettement les caractériser. N'est-ce pas au lendemain des sinistres débats où les députés ont affirmé leur volonté de prendre de nouvelles mesures, d'édicter de nouvelles lois pour assurer l'empire de Satan sur les jeunes âmes que l'Eglise a marquées du sceau du Christ, que Paris (surnommé la Babylone moderne, miné en tous sens) subit le cataclysme sans précédent?

Cette révolte des éléments et les catastrophes nationales qu'elle provoque feront-elles comprendre aux « Quinze-Mille » qu'il y a plus fort qu'eux? Après les tremblements de terre, les inondations; après les inondations....? Les sinistres qui se succèdent ne sont-ils pas des avertissements de la Miséricorde Divine?

En 1886, Mgr Dupanloup, l'illustre évêque d'Orléans, croyait devoir déjà appeler l'attention du public sur le rapport qu'ont entre eux l'impiété et l'immoralité qui, aujourd'hui, dépassent tout ce que l'on avait vu, et les fléaux qui nous frappent.

« Il faut, dit le célèbre prélat, que la grande loi providentielle du monde s'accomplisse, et, pour les sociétés comme pour les individus, ainsi que le disait le Paganisme lui-même, la justice suit toujours — d'un pas lent quelquefois, mais toujours sûr, — l'iniquité. Cette loi, sans doute, a ses mystères. Dieu l'applique comme il l'entend et nous ne savons pas ses secrets. Mais la loi, la grande loi de justice est certaine, et nul n'y échappe : tôt ou tard le mal appelle le malheur ».

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'hommage de mon religieux dévouement.

L'ABBÉ C. R.

Enfin, un autre abonné, M. le docteur ! ... nous adresse les judicieuses et édifiantes réflexions suivantes :

M. Pierre Sornin s'étant adressé à ceux qui étudient l'avenir pour savoir si les inondations avaient été prédites, n'a provoqué que la réponse de M. Elisée du Vignois et celle de M. Alpestris. Ils ont cru trouver chacun dans un quatrain de Nostradamus la solution de la question. Leur interprétation de ces quatrains est fort ingénieuse et dénote, chez ces messieurs, une rare aptitude à pénétrer le sens profond des prophéties et à en éclairer les obscurités. Néanmoins, elle ne m'a pas convaincu, et je suis bien plus disposé à voir dans ces quatrains l'action, les entreprises des hommes, la guerre civile ou la guerre étrangère que l'effet des éléments déchaînés. Toutefois, je m'incline devant l'autorité de ces messieurs.

Mais il est une réflexion que j'ai faite et que je me permettrai d'exprimer, c'est qu'il me paraît inutile et superflu, si des cataclysmes suivent les inondations, de rechercher s'ils ont été spécialement annoncés. Pour l'époque actuelle, les prophéties modernes les plus authentiques, les révélations privées les plus accréditées, prédisent des fléaux de toute sorte destinés à la France et au monde entier. La France n'est pas seule coupable, n'est pas seule à rejeter le joug de Dieu, à exalter la libre pensée; les autres nations ont suivi son exemple et ont accepté ses doctrines irréligieuses; elles justifient donc la révélation suivante : « Au moment où la France sera châtiée, le monde entier le sera aussi ».

Il ne se passe pas de semaine sans que quelque accident sérieux, soit sur terre, soit sur mer, n'attire l'attention publique.

On ne sera donc pas surpris de voir de nouveaux fléaux tomber sur la France. Mais il ne faut non plus oublier les paroles plus consolantes de Notre-Seigneur à Marie

Lataste : « Ne sait-on pas que les prophéties comminatoires, c'est-à-dire qui menacent de châtiment, ne sont que conditionnelles et qu'on peut les écarter par la pénitence, par la conversion? »

Puisque les hommes ont ce pouvoir, ils feraient sagement de venir à résipiscence au lieu de lutter contre le Tout-Puissant qui peut leur envoyer le choléra, la famine, les tremblements de terre, la guerre civile, etc. en un mot, une telle avalanche de maux qu'ils seront forcés de s'écrier : « *Parce Domine, parce populo tuo.* »

Dr L. C.

Hélas! le monde ne semble pas disposé, encore, à prendre cette attitude pénitente, et l'on peut craindre que les fléaux des colères célestes continuent de s'abattre sur la terre ingrate et rebelle.

G. M.

Le Spiritisme et les Sociétés secrètes

chez les peuples de l'Afrique

(*Suite*, voir le n°. du 1er mars).

II

Les conceptions philosophiques des peuples de l'Afrique sont très confuses. Il serait téméraire de vouloir les réunir en un seul système et de les comparer méthodiquement à celles qui composent la religion des nations civilisées. Le Noir exprime très difficilement ses pensées intimes ; en outre, la crainte de commettre un sacrilège l'empêche de parler librement sur certains sujets.

Dans le chaos d'idées personnelles ou acquises formant le fond de ses croyances, on peut cependant isoler un sentiment nettement défini : c'est celui que tout homme a de sa propre faiblesse.

En présence des forces naturelles, il éprouve le besoin de joindre son énergie à celle de ses semblables afin d'offrir plus de résistance aux terribles chocs qu'il ne peut éviter. Mais il comprend bien qu'il existe une disproportion énorme entre la puissance ennemie et la somme des résistances qu'on voudrait lui opposer, aussi essaye-t-il de capter et d'utiliser la première. J'ai déjà eu l'occasion de citer le nom du génie personnifiant l'action brisante de la barre du Sénégal. Les Ouoloffs, les riverains du fleuve et de la côte, tirent leurs principales ressources de la pêche et de la chasse aux oiseaux aquatiques. Ils ont donc à compter avec « Mame Coumba », le dieu du mascaret, à fléchir ses fréquentes colères et même à s'assurer le bénéficede sa protection. Les cultivateurs eux-mêmes le redoutent et le vénèrent : un débordement du fleuve, un ras de marée brutal, peuvent dévaster leurs « lougans », démolir leurs cases et noyer leurs familles.

Alors, de même que les Egyptiens avaient déifié le Nil fécondant et destructeur, de même que les Indous adorent le Gange rouleur d'alluvions et de mortelles pestilences, les Ouoloffs craignent « Mame-Coumba » et forment de nombreuses associations placées sous son vocable.

L'homme qui vit dans l'intérieur des terres, à proximité de forêts peuplées de fauves, se trouve à la merci de dangers non moins fréquents et non moins redoutables. Cependant, il a conscience de sa force. On ne lui a jamais affirmé qu'il était le roi de la nature, mais il en a l'intuition latente. Seul, il ne peut rien : il doit donc rechercher le concours d'autres énergies.

Pourquoi les sociétés sont-elles secrètes? pourra-t-on demander.

Parce que chacune de ces associations se réclame d'une puissance occulte qu'elle croit supérieure à toutes les autres et aussi parce que les pratiques intimes auxquelles se livrent les initiés ont besoin d'ombre et de mystère. D'ailleurs, les clans ainsi formés ont d'autres buts que la défense et la préservation. Ils visent au pouvoir suprême, à la domination, à l'asservissement de tout ce qui leur est étranger. On retrouve dans la « brousse », dans les déserts les plus arides, au cœur des forêts habitées par les plus primitifs des humains, les passions violentes, les ambitions démesurées, les égoïsmes féroces qui divisent les partis de nos nations civilisées...

L'humanité est toujours et partout semblable à elle-même....

* * *

Nos ethnologues les plus connus ont octroyé des lettres de naturalisation à toute une série de mots barbares n'ayant pourtant de signification exacte qu'autant qu'on les emploie pour exprimer les idées particulières ayant motivé leur création (1).

(1) Voici quelques exemples de l'emploi très souvent arbitraire de ces mots : Tabou, tabouer, tabouisme : expriment l'idée de défense rituelle. Or, le Tabou océanien est une divinité. Pour les Canaques, « tabouer » signifierait consacré au dieu Tabou, ou protégé par le Tabou.

Fétiche, sert à désigner toute représentation matérielle d'une divinité. C'est une des expressions dont on mésuse le plus. Le « feitico » portugais se traduit par « objet fait dieu », « objet ayant la puissance d'un dieu ». Certains auteurs ne craignent pas de l'appliquer aux images et aux symboles de la religion catholique. Sans nous arrêter à l'intention irrévérencieuse et blessante cachée sous un prétexte de généralisation très peu scientifique, nous pouvons remarquer que l'emploi de ce mot, avec le sens qu'on lui attribue, constitue une erreur grossière au point de vue catholique et païen.

Parmi ces mots, celui de « totem » semble avoir reçu la consécration officielle du monde savant.

Pour les Indiens d'Amérique, le « totem » ou plus littéralement le « hôtem » était en quelque sorte la raison sociale d'une tribu, le signe de ralliement de tous ses sujets. C'était le nom d'un animal remarquable par sa force ou par sa vitesse au vol ou à la course ; mais en choisissant ce « totem », les Peaux-Rouges ne songeaient qu'à se proposer un modèle ; tout au plus voulaient-ils symboliser la qualité physique dominante des membres de la tribu.

En Afrique le « Totem » de la société est un esprit incarné, un protecteur qui a passé un pacte avec tous les affiliés. La teneur du contrat et l'exécution de ses obligations constituent le secret de l'association.

Toute organisation secrète comporte un enseignement ésotérique qui lui est spécial. Ainsi les hommes influents par leurs richesses ou par leur instruction, composent chez les Maures-Trarzas un vaste plan occulte appelé « El Mousjeri » et perpétuant la doctrine de l'école de Hachem qui date du XII[e] siècle.

Au Congo, les chefs de guerre, les sorciers et les marabouts font partie d'une « Nkimba » dont la raison d'être est la conservation du pouvoir. Les modes d'initiation sont totalement ignorés des profanes. On sait cependant que l'organisation de la société comporte trois degrés, chaque degré étant lui-même divisé en trois grades que les initiés ne franchissent qu'après avoir fait leurs preuves de dévouement et rendu d'éminents services à la « Nkimba ». Les grands dignitaires, au nombre de deux ou trois, sont absolument inconnus des adeptes de rang subalterne. Les ordres du commandement sont communiqués de proche en proche et exécutés sans retard. Celui qui les transmet justifie sa qualité d'agent de liaison en montrant le « signe », emblème de l'autorité suprême.

Chez les Mandingues, toutes les sociétés secrètes sont nettement spirites. On impose au candidat une retraite de quarante jours, avec un régime d'alimentation spéciale, dans un lieu solitaire fréquenté par es bêtes féroces... et par les esprits. A l'issue de sa quarantaine, l'homme est en quelque sorte spiritualisé lui-même. En tout cas, c'est un excellent médium que les affiliés consultent avant de l'admettre dans leurs rangs. Suivant l'importance des révélations qu'il peut faire, on estime qu'il a été visité par un esprit de tel ou tel degré de la hiérarchie des invisibles et on lui attribue le grade correspondant dans l'association.

Au Gabon il existe une société très puissante et très redoutée ayant le Léopard pour totem. Chacun des adeptes doit pouvoir « lire » la peau de l'animal protecteur. D'après une légende dont il est impossible de se faire faire le récit, chaque moucheture du félin a une signification dans le passé et dans l'avenir. L'initiation suprême consiste en la science de toutes les taches. Deux ou trois chefs seulement peuvent se flatter de la posséder, mais ceux-là touchent de près à la divinité car la Gnose dont ils détiennent les secrets leur permet de modifier à leur gré l'ordre naturel des choses...

Au Congo le clan du « Njembe » a ceci de particulier que tous ses membres sont du sexe féminin.

Le but de ces suffragettes noires est de faire sinon échec, du moins équilibre à l'autorité tyrannique de l'homme. Les résultats obtenus ont une importance incontestable, car dans certaines régions les Congolaises ont sensiblement amélioré leur condition sociale.

Quant aux moyens d'action préconisés, on peut s'en faire une idée en songeant que la préparation des aliments est dévolue aux femmes et que la flore tropicale est riche en poisons subtils et foudroyants...

***

Le fonctionnement des Sociétés secrètes est à peu près le même que dans tous les pays africains. Il en existe même une dite de l' « Hyène » qui recrute ses adeptes à l'Orient et à l'Occident, chez tous les peuples nomades de race noire et de race jaune. Toucouleurs, Bambaras, Peuhls et Maures fraternisent au sein de l'association.

Très puissante, elle a des filiales dans les provinces les plus éloignées. Elle est exactement renseignée sur les projets et sur les agissements des Européens et bien des révoltes de tribus soumises en apparence ont été décrétées au siège de la Société, à des centaines de lieues de théâtre de l'action.

Les affiliés emploient tous les moyens classiques connus pour s'assurer le secret de leurs réunions : mot de passe, langage conventionnel, signes de ralliement, lieux de rendez-vous variant à chaque assemblée.

Quant aux chefs, ils savent profiter de toutes les circonstances susceptibles d'intensifier le fanatisme des subalternes. Un marabout de Dakar avait prévenu, en 1908, les affiliés à son clan que les « canons de la Pointe ne partiraient pas ». En effet, au cours des écoles à feu plusieurs incidents, dus à des causes différentes, empêchèrent l'artillerie d'utiliser les six pièces de gros calibre composant la batterie en question.

Il est probable que le marabout avait entendu des officiers émettre des doutes sur le bon état des canons, des plateformes et des munitions. Sur des hypothèses, il avait bâti toute une prophétie qui, par

hasard, se trouva réalisée... Or, pour les Noirs, le canon est l'expression, le symbole de la puissance formidable des Européens. Il échappe à tous les enchantements, à toutes les sorcelleries. Il y a des gris-gris capables de conjurer tous les maux, de faire dévier les balles de fusil de leur trajectoire, il n'y en a pas contre le canon. Donc, si la seule parole d'un homme peut immobiliser les énormes tubes d'acier, et empêcher la poudre d'entrer en déflagration, c'est que cet homme est inspiré par Dieu, qui seul peut faire taire les canons...

Les Français se préoccupent très peu des organisations occultes du monde africain. Il faut d'ailleurs avouer que nous ignorons tout de l'âme du Noir. Les missionnaires seuls parlent les différents dialectes et sont capables de soutenir directement des conversations avec les indigènes. Les officiers et les fonctionnaires ont recours aux interprètes... Avec les quelques bribes de Bambara que je m'étais efforcé d'apprendre, j'ai surpris une conversation par interprète, qui commençait ainsi :

— Il me dit de te demander telle chose. Que veux-tu que je lui réponde ?

L'homme, interrogé, examinait quelques projets de réponse, et finissait par s'arrêter à celle qui lui semblait être la moins compromettante. L'interprète alors traduisait.

Cette ignorance dans laquelle nous vivons de tout ce qui se rapporte aux mœurs intimes des peuples conquis suffit amplement à expliquer l'imprévu des révoltes éclatant fréquemment sur les différents points de notre territoire africain.

Le « Toubab » est le maître du Noir, mais il est aussi son ennemi...

Je me propose de consacrer prochainement une étude aux sociétés secrètes des Orientaux et principalement des peuples de l'Inde. Nous verrons que les Anglais attachent une importance capitale à cette importante question... Il est vrai que leur mode de colonisation est si différent du nôtre...

André Nervin

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Longin le centurion et sa lance.*

Nous sommes en plein carême. Il ne messied donc pas de tourner les yeux, avec la chrétienté toute entière, vers le Drame divin du Calvaire.

Justement, le martyrologe nous offre aujourd'hui au calendrier saint Longin, qui y fut mêlé. C'est selon les uns, ce centenier qui s'écria, au moment de la mort de Jésus : « En vérité cet Homme était bien le fils de Dieu ». Selon d'autres, c'est le soldat qui ouvrit d'un coup de lance le côté sacré. Beaucoup veulent voir en Longin ces deux personnages. Mais comment concilier la pieuse exclamation avec le coup de lance ? Saint Augustin répond à cela que quand le centenier reconnaît Jésus pour le fils de Dieu, il ne donne pas à cette expression un sens théologique ; il veut dire seulement : c'est un homme divin, il y a en lui quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel. Cette première lueur de la grâce ne l'aura pas empêché d'accomplir sa tâche jusqu'au bout et de percer le flanc du Sauveur.

La pieuse croyance du moyen âge sembla confirmer cette manière de voir. D'après la légende, le sang de Jésus jaillit sur le visage du centurion et guérit ses yeux malades, naïve manière de figurer que la foi l'éclaira aux pieds de la croix.

D'ailleurs, le percement du côté n'était pas un acte de barbarie mais au contraire d'humanité, puisqu'en hâtant la mort du Crucifié il lui épargnait le brisement des jambes, que l'on faisait subir aux suppliciés quand il leur restait un souffle de vie.

D'après Métaphaste et son office, dans la liturgie grecque, Longin, qui gardait le tombeau de Jésus, fut témoin de sa résurrection, et par là tout à fait conquis à la foi nouvelle. Il alla raconter aux Princes des Prêtres et aux Scribes ce qu'il avait vu. Fort troublés, craignant que le nom de Jésus grandît encore dans le peuple, les Prêtres s'efforcèrent de corrompre Longin par de riches présents, voulant lui faire dire que les disciples du Nazaréen avaient enlevé son corps pendant que les soldats étaient endormis. Le Romain refusa avec mépris et tourna le dos à ces chacals désappointés.

La haine de la Synagogue le poursuivit en Cappadoce, où Longin, quittant la milice, s'était retiré, et où il annonçait la « Bonne Nouvelle ». A force de dénonciations et d'instances, les Princes des Prêtres obtinrent que Pilate envoyât des soldats pour le mettre à mort.

Ce fut, par une merveilleuse rencontre, à Longin lui-même que les soldats, arrivés au terme de leur course, demandèrent des renseignements. Peut-être avaient-ils reconnu un camarade dans le vétéran. — Vous cherchez Longin ? leur dit-il. Entrez dans ma maison, je m'engage à vous le livrer.

Il les fêta du mieux qu'il put ; puis, après un abondant repas, où l'excellence des mets et des vins avait échauffé la cordialité militaire, le vieux centurion leur dit : « Je suis ce Longin, que vous cherchez pour le mettre à mort ». Leur première surprise passée,

les soldats jurèrent qu'ils n'en feraient rien. — « Camarades, dit le vétéran, vous me paierez ainsi largement mon hospitalité, car il me tarde que mon sang coule en expiation de Celui que j'ai répandu. »

Ils lui tranchèrent donc la tête, qu'ils apportèrent à Pilate. Le gouverneur la fit mettre sur la porte de la ville pour donner satisfaction aux juifs ; on la jeta plus tard à la voirie. Mais Dieu l'en fit retirer d'une manière miraculeuse.

Une pauvre femme de Cappadoce, aveugle, n'ayant qu'un fils qui la menait par la main avait entendu la prédication de Longin, et depuis lors, une espérance luisait dans les ténèbres de sa cécité. Elle entreprit le voyage de Jérusalem, persuadée qu'elle trouverait la guérison aux lieux où s'était passée la merveilleuse histoire que le centurion racontait. Mais au contraire, à peine arrivée, son fils mourut, la laissant éperdue, sans guide, sans soutien ; Longin lui apparut dans son sommeil accablé. Il lui montra son fils, brillant de lumière, et lui dit : « O femme aveugle, ne pleure plus ceux qui sont dans la gloire du Seigneur ! Mais demain, ayant recouvré la vue, va chercher mon chef parmi les immondices et va l'ensevelir avec le corps de ton fils. » Elle le fit, et l'inhumation eut lieu dans un village nommé Sardial, qui était le lieu de naissance de Longin.

* * *

Le fer de la Lance qui perça le flanc de Jésus faisait partie du second lot de reliques vendues, en 1247, à saint Louis, par Beaudoin, dernier empereur français d'Orient. Le roi les paya 13.974 hyperperes. Mais nous ne savons pas ce que valait une hyperpere. C'est d'une manière tout à fait arbitraire que Sébastien Mercier, en 1782, évaluait cette somme à 2,800.000 livres. Le comte Riant l'évalue à 800.000. Ce fut, comme on le sait, pour abriter ces reliques que saint Louis fit bâtir la Sainte-Chapelle, admirable châsse de pierre. A la même époque, les Pisans consacraient un reliquaire du même genre à une partie de la couronne d'épines, acquise aussi de Beaudouin. La Sancta-Maria della-Spina, de Pise, est, comme la Sainte-Chapelle de Paris, une merveille d'architecture. Les « superstitions » de nos pères ont laissé partout des monuments qui enchantent les yeux et l'esprit ; les « lumières » modernes enlaidissent le monde à plaisir.

La Révolution se fit un devoir de jeter aux vents presque toutes les reliques dont les églises de Paris étaient si riches, pour s'emparer des reliquaires. Un petit nombre seulement en put être sauvé, Louis XVI ayant appris, en 1791, que la municipalité allait saisir les incomparables reliques de la Sainte-Chapelle, les réclama et crut les sauver en les réunissant au trésor de l'abbaye de Saint-Denis ; mais elles n'y jouirent pas d'un long repos. En 1793. la municipalité de Saint-Denis, « estimant que de pareils objets étaient de nature à entretenir dans le peuple des idées superstitieuses », crut devoir les enlever. La Convention en accepta l'hommage, puis les expédia à la Monnaie, où on les dépouilla de l'or, de l'argent et des perles dont ces reliquaires étaient enrichis, après quoi, on brûla les reliques. La Couronne d'épines fut dérobée par un brave homme du nom d'Oudry, qui la rendit plus tard au cardinal de Belloy.

* * *

On sait le rôle que le Fer sacré a joué dans les les pieuses légendes chevaleresques du Moyen Age. C'est la lance de Longin qui fend le mur de la prison où Joseph d'Arimathie (dans les visions de Catherine Emmerich) est enfermé avec le Graal.

Le *Parsifal* de Wagner, qui a tiré un si admirable parti de ces légendes, nous montre le roi Amfortas, armé de la sainte Lance, marchant contre le sorcier Klingsar ; mais il cède au charme de Kundry et la Lance lui est arrachée. Il faudra Parsifal-le-Pur pour la reconquérir, fermer à son contact la blessure d'Amfortas, et rallumer dans la chapelle de Monsalvat l'éclat merveilleux du Graal, sur lequel descend la mystique Colombe.

GEORGE DE CÉLI.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE LISTE

DES SOUSCRIPTEURS POUR LA STATUE DE JEANNE D'ARC

Mlle Berthe Palicot, à Langres	3	»
M. E. Méot, à Langres	1	»
Anonyme	2	»
Une abonnée à Billèse	3	»
MM. Auguste Bégiré et Dupré	4	»
M E. F.	1	»
M. Maquette, à Rouen	1	»
Mme Lougarre	4	»
Souvenir d'Orange Oranienstrasse-Berlin	20	»
M. Carrat, Mustapha	5	»
Mme Vve T..., pour la grande Patriote	2	»
M. Carloz, banquier, à Saint-Jean-de Maurienne	10	»
M. Marquis de Favier, à Serignan	10	»
Mlle Ferrand	1	»
Docteur Marcelin, à Faverney	5	»
Gratitude à Gaston Mery, Tilly-sur-Seulles	0	50
Une convertie à Tilly-sur-Seulles	0	60
Fidèle à la mémoire de Gaston Mery	0	50
Une amie du Souvenir Normand	0	50
Total de la 4e liste..... Fr.	74	10
Total des listes précédentes	294	75
Total à ce jour......... Fr.	368	85

L'*Echo du Merveilleux* en remerciant tous les donateurs de la Souscription « Pour Jeanne d'Arc », a l'honneur de les informer que les sommes reçues vont être remises avec les listes des noms au *Comité de réparation nationale envers Jeanne d'Arc.*

Le « diable » instrument magique

dans l'Antiquité gréco-latine

Il s'appelait alors le rhombos ou rhombus, suivant qu'il était nommé par des Grecs ou des Latins. Chez ceux-ci, en outre, il portait encore les noms de vertigo, turbo...,

Traxerunt torti magica *vertigine* fili

dit Lucain, et dans l'Epode à Varus, Horace fait prier Canidie, par la victime de ses enchantements, de délier et tourner en sens inverse le rhombe actionné pour la perte du pauvre Varus (*Epodes*, Ode XVII).

Canidia parce vocibus tandem sacris.
Citum que retro solve, solve *turbinem*.

Sous quelque nom d'ailleurs qu'on le cite, le rhombe est mis en œuvre pour des méfaits inouïs. Il sert aux magiciennes à jouer des tours à la lune qui n'en peut mais, et se contente de crier par la nuit sa détresse. Martial nous dit que seul le bon calculateur, capable de dénombrer les images désastreuses d'un sommeil pénible, pourrait compter les mains qui, dans une nuit, à Rome, frappent l'airain des rhombes tandis que hurle la lune coupée en deux par le thessalique instrument.

Num erare pigri damna qui potest somni
Dicet quot æra verberent manus urbis,
Quum secta colcho luna vapulat rhombo.

Ovide encore, en maints passages, traite du pouvoir occulte du rhombe et des maléfices que, par son maniement, opèrent les Thessaliennes ou plus généralement les sorcières :

Est quædam nomine Dipsas, anus
Scit bene quid gramen, quid torto concita rhombo
Licia, quid valeat, quid virus amantis equæ...

Ovid. *Am.* I, *Eleg.*, VIII, v. 7 sq.

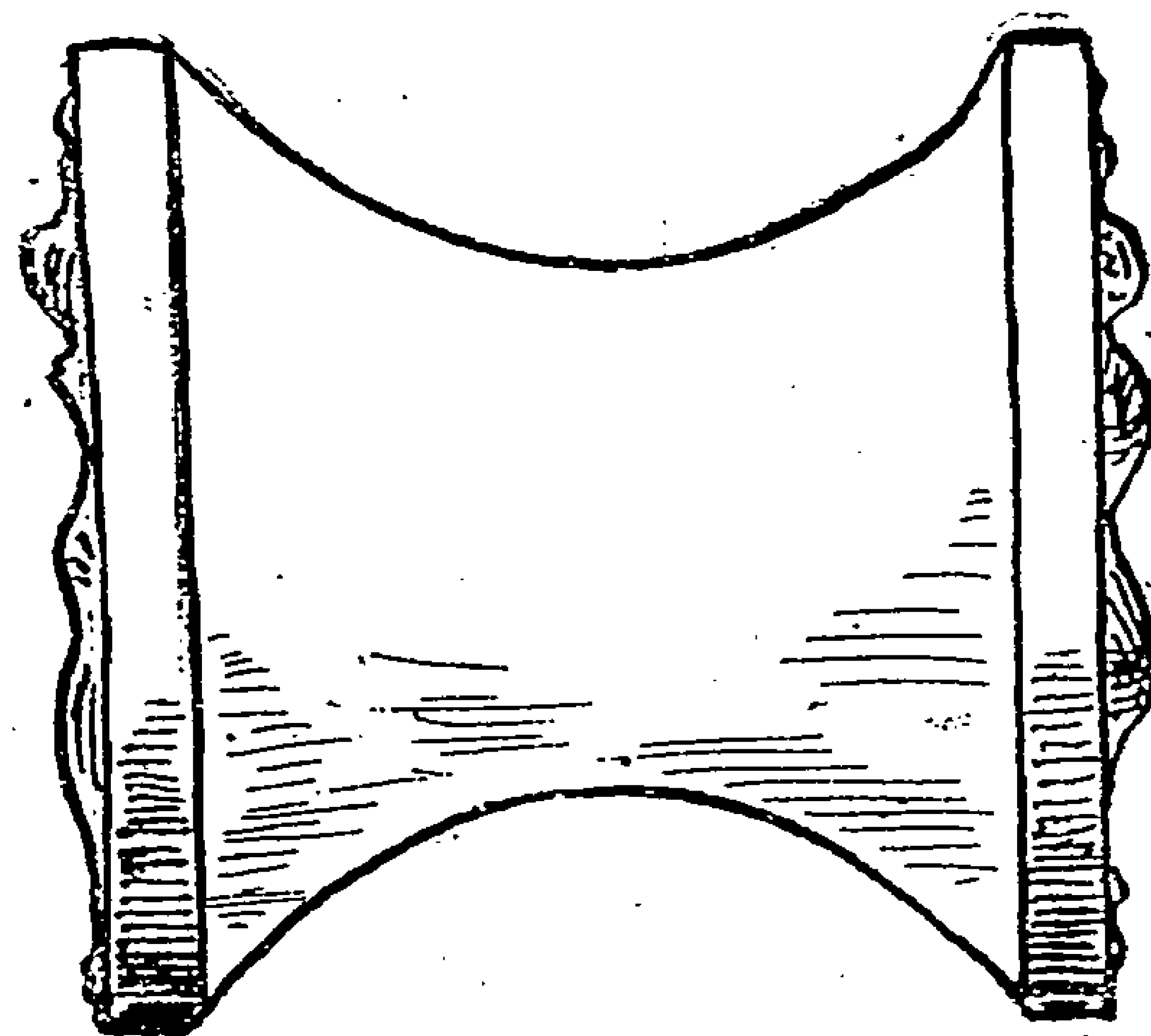
« Il est une certaine femme, vieille, du nom de Dipsas, qui sait bien ce que peuvent les herbes magiques, et les fils actionnés par le rhombe tourné, etc... »

S'agit-il d'amener la lune à résipiscence ? recule-t-elle devant la perpétration de quelque forfait ? Un tour de rhombe et la triste Séléné est descendue sur la terre où les sorcières lui font subir maintes injures sans doute, et ne la relâchent qu'après qu'elle a satisfait à leurs désirs. C'est pour elles, les sorcières, un jeu, nous apprend Martial (*Epig.*, IX. 30).

Thessalico lunam deducere rhombo...
« Que de décrocher la lune par le rhombe thessalien. »

Evidemment, de tous ces textes, il résulte que le rhombos était aux mains des magistes un instrument infernal. Je ne crois pourtant pas que de là provienne le nom même que porte de nos jours son descendant direct et vrai fils, le diable ou diabolo. A ce sujet, nous renvoyons les lecteurs aux diverses études que nous avons publiées ici et là sur l'identité des deux instruments quant à leur forme et à leur maniement. Nous dirons un peu plus loin les légères différences de placement sur les fils qui distinguent seules le rhombe du diable.

Donc le diable, tout dérivé qu'il soit du rhombos, ne me paraît pas avoir hérité son nom des vertus magiques, nécromantiques de son ancêtre. On ne voit guère l'instrument affecté de son nom actuel que vers 1800 où il fit fureur. Charles Nodier qui lui



consacre dans *Smarra*, l'un de ses contes fantastiques, une courte note, attribue son nom aux ronflements qu'il suscite par sa rotation. Pour ma part j'ai entendu ronfler en vérité très fort le diable chinois et chacun sait que les commerçants du Céleste-Empire s'en servent pour appeler les chalands. On a pu, lors du dernier Salon d'Aviation, constater le bruit et apprendre le maniement de l'objet à l'une des boutiques placées au rez-de-chaussée du Grand-Palais. Le tableau de Watteau dit l'*Indifférent*, qui figure en réalité un joueur de diable, nous prouve bien, assurément, que le diable est fort antérieur en France à la réimportation qu'en purent faire soit le Père Amyot, soit un lord Macartney vers 1770, mais je ne connais pas de texte applicable à ce diable français, même contemporain de Watteau.

Quoiqu'il en soit d'ailleurs, le rhombos ou diabolo antique apparaît dans la littérature grecque ou latine comme l'un des procédés et moyens magiques le plus pernicieux et le plus fréquent. Nous allons voir que,

même usité dans un but sentimental, il porte avec soi une défaveur contre celle qui l'emploie et présuppose une exigence inavouable de sa part pour qu'elle y doive recourir. On ne le voit point employé par quelque jeune fille ou jeune femme non magicienne pour suppléer à ses charmes défaillants ou remédier à l'oubli causé par l'éloignement ou la satiété. Il se plaît entre les mains des adeptes des sciences maudites, malgré qu'il apparaisse quelquefois en des mains puériles et innocentes, mais alors il est dépouillé de tout caractère magique, cérémonial, pour devenir un simple jouet.

Les chercheurs d'analogies, les profiteurs de coïncidences remarqueront, à cet égard, ce qu'il y eut de



mondain dans la réapparition dernière du rhombe sous le nom de diabolo, il y a quelques années, par où il se différencia du diable antérieur que maniaient de préférence les vieux garçons, les écartés du monde.

Pour en finir avec la valeur maléficielle du rhombos, dans l'antiquité, notons au hasard ces passages divers de :

Properce (*Elég.*, II, 28-35).

Déficiunt magico torti sub carmine rhombi.

« Ils défaillent sous le chant magique qu'accompagne le tournoiement du rhombe. »

D'Eupolis, cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes :

Ω ρύμβοις μαστίξας ἐμέ...

«... O toi qui m'as flagellé avec les rhombes... » ;

ce qui se rapporte vraisemblablement à une action nuisible exercée sur le personnage d'Eupolis par le manieur de rhombos...

Mais ces actions goëtiques, physiques, peut-être même astrologiques, obtenues au moyen du rhombos ne sont pas à beaucoup près les modes les plus intéressants de son utilisation magique. D'ailleurs il est infiniment probable, pour ne pas écrire qu'il est bien certain, que ces actions n'ont jamais produit la millionième partie des résultats qu'on leur attribue, en dépit même de ce que nous savons aujourd'hui que contient et libère d'énergie le moindre acte humain, faussement appuyé.

C'est par le côté sentimental de son rôle que le rhombos a surtout tenu une large place dans les écrits antiques et c'est là seulement que les chercheurs pourraient utilement, en invoquant les théories actuelles d'extériorisation de certaines facultés humaines trouver une base légère, mais plausible, aux divagations des auteurs qui, d'ailleurs, reflétaient purement et simplement les croyances de leurs contemporains.

Très souvent le rhombos est accouplé, pour ce rôle sentimental, à l'iynx, autre instrument magique de forme et de maniement analogues (Voir *Initiation*, mai-juillet 1909).

C'est ainsi que Théocrite dans son idylle deuxième : *Pharmakeutriai* fait employer les deux modes magiques simultanément par la magicienne dont il relate les évocations :

«... O iynx, traîne cet homme jusque dans ma demeure ! Comme à l'aide des puissances je fonds cette cire, qu'ainsi soit attendri de sympathie, tout aussitôt, mon cher Delphin de Myndes ; et encore comme le rhombe d'airain est fait tourner circonférentiellement par Vénus, que mon ami soit mené tournoyant jusque devant ma porte... »

L'évocation première au iynx ou par le iynx se répète nombre de fois au cours de l'idylle c'est que le mot de iynx se réfère à une foule de choses par où la magicienne a pouvoir sur l'incanté. Le rhombe sert là de substratum, de support, c'est, je crois, le terme technique, à la volonté de l'incantatrice pour opérer le retour de l'infidèle.

Notons à ce sujet que l'un des rares spécimens de rhombes qui nous sont parvenus et qui est au Louvre, figure en miniature un diabolo... ouvert, boîte dans laquelle on pouvait placer au besoin quelque amulette ou objet ayant appartenu au sujet ou fait partie du sujet contre lequel opérait le ou la magicienne.

Dans le passage cité de Théocrite et d'ailleurs au cours de l'idylle, l'opérante parle en vers et de façon correcte, élégante, logique. Adaptez à tout ce processus magique une expérience classique du colonel de Rochas et vous n'aurez plus tant que cela le droit de sourire...

Mais ailleurs, dans Lucien (*Dial. mer.* IV. 5) l'incantation qui toujours accompagne le maniement du rhombe paraît devoir être officiellement, cérémoniellement, inharmonique, barbare, frigide, etc.

Alors elle sort de son sein le rhombe qu'elle y tenait enfermé, l'entoure et le fait tourner sur le fil, chantant simultanément une épode barbare, faite de mots horribles qui font frisonner, proférés d'une langue roulée...

ἐπιτρόχῳ τῇ γλώττῃς

C'est le même geste que rapporte Ovide au même moment magique :

« ... Tum cantata ligat cum fusco licia rhombo...
Alors elle lie les fils enchantés autour du rhombe noir ».

Cette fois, le public grec ou romain qui tout à l'heure souriait au récit des perturbations sidérales provoquées par les Thessaliennes, ne rit plus. Il sait trop, ce public, combien est puissante l'incantation rhombique, au service des amoureuses obstinées et que plus elles sont vieilles et sorcières, plus le diable, ceci en tout sens, les sert énergiquement. Demandez plutôt à Properce (Lib. III *Elég.* VI, v. 26 sq.)

Si placet, insultet, Lygdame, morte meà
Non me moribus illa, sed herbis improba, vicit
Stamineà rhombi *ducitur illa* rota...

« S'il lui plaît, Lygdamus, qu'il insulte à ma mort même... Ce n'est pas les attraits de ma rivale qui la font triompher de moi, mais ses enchantements malhonnêtes au moyen des plantes magiques... Mon pauvre ami est contraint par la *roue couverte de fils* du rhombe... »

Charles Nodier, dans son conte de *Smarra*, déjà cité plus haut, a tiré de beaux effets littéraires de ce procédé magique. Malheureusement, encore qu'il ait eu le premier le flair d'attribuer au rhombos et au diable une similitude de forme et de maniement, il erra complètement, faute d'avoir appuyé son diagnostic sur les textes ou les documents, quant au moyen manuel d'utiliser les vertus du rhombe. Pour ne pas reproduire des éclaircissements et des discussions trop techniques nous donnerons ici le résultat de nos recherches qui constituent une nouveauté archéologique.

La magicienne portait dans son corsage ou ailleurs le rhombos qui, le plus souvent était de métal précieux, or ou bronze, emperlé sur ses deux tambours, et muni de son ruban. Lorsqu'il fallait procéder à ses incantations, la magicienne enroulait le fil doublé autour de la gorge du rhombe, comme les Chinois et les Japonais font à leur Kouen-gen. L'instrument ainsi emprisonné dans le nœud du ruban était mis en mouvement comme notre diable par l'une des mains de l'opératrice, donnant sur la circonférence un coup d'archet plus fort de l'autre main qui ramenait à ce point de départ le diabolo-rhombos. Ces mouvements répétés provoquaient nécessairement une rotation du rhombe dans le sens voulu par la magicienne. Alors le rhombe ronflait-il ou ne ronflait-il pas ? Nous n'en savons rien. Peut-être ! En tous cas il suffisait d'entonner l'épode appropriée au but cherché, pour, si les puissances étaient favorables, obtenir un résultat...

Disons en terminant pour restituer aux anciens toute l'estime des lecteurs, que si le rhombe fut surtout relaté par les auteurs antiques comme un instrument de magie noire, certains épigrammatistes, nous ont pourtant laissé des documents très précis sur l'usage innocent que firent de la terrible bobine métallique de petits enfants grecs, puis latins, qui certainement furent au long des siècles les initiateurs médiats du charmant et si longtemps méconnu joueur de diable, peint par Watteau.

E.-A. Férard.

MES EXPÉRIENCES
DE
TABLES TOURNANTES

En 1881-82, j'étais engagé conditionnel au 4e régiment de dragons, comme aujourd'hui encore en 1909, en garnison à Chambéry. Plusieurs parmi nous ou parmi les sous-officiers avaient entendu parler des « tables tournantes », mais n'en avaient jamais vu, et désiraient rechercher ce qu'il y avait au fond des récits qui leur en avaient été faits ou qu'ils en avaient lus. Pour mon compte, je me rappelais en avoir entendu parler par ma grand'mère paternelle et par mon père, qui admettaient la réalité des phénomènes constatés sans chercher à les expliquer. Mon père avait été frappé du fait qu'un de ses parents, dont j'ai oublié le nom, étant venu les voir pendant les grandes vacances à Nonette, alors que mon père était substitut à Thiers, lui avait fait prédire, par un chapeau qu'il manœuvrait seul, qu'il était inutile que mon père renouvelât sa provision de bois pour l'hiver, non parce que celui-ci serait particulièrement doux, mais parce que mon père aurait quitté Thiers avant que les froids ne commençassent. Confiant dans la prédiction, mon père s'abstint d'acheter du bois, et la mort imprévue de quelque haut magistrat du ressort donna lieu à un mouvement par lequel mon père fut presque au début de l'année judiciaire transféré de Thiers à Moulins. A force de nous entre-raconter ce que nous savions sur le sujet dans tous les lieux de réunion, cafés, cantines, études, etc., quelques sous-officiers et quelques conditionnels, dont je fus, résolurent d'essayer de bonne foi des expériences sur ces phénomènes, et nous y employâmes de nombreuses soirées dans des chambres de sous-officiers, tantôt chez les uns, tantôt

chez les autres, quand nous avions le temps, séances, auxquelles nous autres conditionnels arrivions en sortant de notre étude du soir.

La matière première, si j'ose m'exprimer ainsi, était toujours un petit guéridon léger, formé d'un plateau rond porté sur un pied unique divisé à sa base en trois branches portant à terre. Nous nous étions promis une fois pour toutes de ne jamais tricher en poussant du pied sous la table ou en appuyant dessus par la force de notre poids. ou si quelqu'un le faisait une fois par hasard en manière de plaisanterie ou pour toute autre raison. de toujours en avertir aussitôt après les autres participants à l'expérience. Pour une raison que j'ai oubliée, probablement parce qu'on ne m'y avait pas convoqué, je n'assistai pas aux quelques toutes premières séances, mais je devins un assidu assez écouté presque aussitôt après. Quand je commençai à prendre part aux essais, on avait reconnu que commander à la table de tourner dans un sens ou dans un autre réussissait souvent, mais finissait par être monotone, et on préférait la faire parler en langage convenu au moyen d'élévations successives d'un de ses pieds. Pour cela, on s'asseyait en nombre suffisant pour en garnir tout le pourtour sans être gêné ; on posait les mains, doigts écartés, sur le bord du plateau du guéridon de façon à ce que tous les doigts portassent sur ce plateau par leurs extrémités charnues sans peser et à ce que toutes les mains se touchassent par les pouces et les petits doigts en une chaîne ininterrompue, et on attendait, ce pendant que les assistants non assis à la table faisaient le service de bourrer et d'allumer les pipes et de verser à boire. Au bout de peu de minutes d'attente, les expérimentateurs étaient invariablement énervés de leur immobilité quelque incomplète qu'elle fût.

Il arrivait quelquefois que cet énervement devenait si pénible, quand il se prolongeait outre mesure sans résultat, qu'on se levait et qu'on cédait la place à d'autres, si tant est qu'on ne se séparât pas complètement pour jusqu'à la prochaine fois Le plus souvent, au bout d'un temps plus ou moins long, on sentait le guéridon frémir, puis celui-ci se penchait d'un côté sur deux de ses pieds, le troisième soulevé plus ou moins haut en l'air. Les expérimentateurs devaient suivre tous ces mouvements sans perdre contact avec le plateau du guéridon ni entre eux, sous peine de voir l'expérience interrompue. Ce premier mouvement du guéridon, terminé par une retombée de ce meuble dans sa position naturelle. indiquait que l'expérience allait réussir, et on la poursuivait avec un intérêt croissant de la façon suivante.

Tout d'abord, pour éviter toute incohérence, il était convenu qu'aucune question ne serait posée à la table que par un des expérimentateurs désignés au cours de l'expérience par l'assentiment général. Si un autre expérimentateur ou un spectateur voulait poser une question, il la proposait au désigné, qui à son tour la posait à la table. Les réponses de celle-ci étaient formulées au moyen des signaux suivants, déjà convenus quand je débutai dans ma participation aux essais : un grand coup, frappé par la retombée de haut du pied soulevé du guéridon, voulait dire « oui »; deux grands coups frappés de même l'un après l'autre sans interruption voulaient dire « non »; les autres mots étaient épelés lettre par lettre au moyen d'une succession de petits coups frappés en nombre égal au chiffre du rang de chaque lettre dans l'alphabet; ainsi « demain » était épelé par quatre petits coups, qui signifiaient D, puis cinq qui signifiaient E, et ainsi de suite.

Nous ne tardâmes pas à remarquer :

1° Que plus le guéridon frémissait vite, une fois la chaîne des mains formée autour de son plateau; plus l'expérience était réussie et plus ses réponses étaient faciles et précises ;

2° Que les réponses du guéridon étaient toujours très exactes quand elles étaient connues d'avance de l'un de ceux qui participaient à la chaîne des mains;

3° Que ces réponses étaient toujours confuses ou absurdes quand on demandait au guéridon des choses inconnues de tout le monde.

Quand je participai moi-même à la chaîne des mains, je ne tardai pas à sentir d'une façon nerveuse impossible à décrire adéquatement, mais que je comparerai à ce que l'on éprouve dans ce qu'on appelle le pressentiment, que l'expérimentateur désigné pour poser les questions à la table l'était par la pensée commune, simultanée et identique de tous, avant même que leur choix eût été exprimé par leurs paroles. Toutes les fois que ce choix tomba sur moi, je constatai à chaque question que la réponse qu'allait faire la table me venait en pensée avant que la table me répondît, et que toutes les fois que je ne press ntais pas ainsi cette réponse d'une façon précise, la table ne répondait pas ou répondait inintelligiblement.

J'ajouterai pour mémoire que quelqu'un d'entre nous, je ne me rappelle plus qui, prétendit avoir entendu dire, à l'appui de la soi-disant origine diabolique des phénomènes des tables « tournantes », qu'aucune expérience n'en réunissait quand il se trouvait parmi les expérimentateurs ou l'assistance une personne en état de grâce. Comme nous n'avions pas l'habitude de nous entre-confesser il nous fut impossible de vérifier par des cas précis d'application le bien ou le mal-fondé de cette assertion.

Enfin, je crois pouvoir affirmer que, hors de très rares cas de plaisanterie toujours avoués, nos expériences furent toujours conduites sans la moindre supercherie de qui que ce fût. En effet, deux seuls moyens existent de faire mouvoir un guéridon par une action matérielle étrangère à la force mystérieuse que nous voulions étudier : en le soulevant par dessous avec le pied, ou en appuyant de haut en bas sur le bord du plateau avec les mains. Or ni l'un ni l'autre de ces moyens ne peut être employé sans que tout le monde s'en aperçoive :

1° Pour soulever le pied du guéridon avec un de ses pieds, il est évidemment nécessaire que celui qui veut frauder engage son pied sous le pied de la table qu'il veut soulever ; or, pour frauder au cours d'une expérience commencée sincèrement, c'est un hasard de pouvoir le faire, car le guéridon se soulevait toujours du même côté, et il fallait que le fraudeur se trouvât assis devant le pied soulevé par le guéridon dans son mouvement propre ; de plus, il était presqu'impossible d'avancer un pied sans rencontrer celui de quelque autre expérimentateur, qui alors ou vous aurait dénoncé, ou aurait dû accepter de devenir votre complice ; enfin, ces deux difficultés surmontées, il aurait fallu une habileté extraordinaire pour soulever le pied du guéridon et le laisser retomber avec la régularité de mouvement habituelle lorsque le guéridon obéissait à la force inconnue étrangère à toute fraude ; on ne pouvait, au contraire, que le faire par saccades et par conséquent en se trahissant.

2° Pour faire pencher le plateau de son côté et soulever par conséquent le bord opposé, il fallait se trouver assis à la table juste à l'opposé du pied soulevé par le guéridon dans son mouvement propre ; de plus, pour emporter dans son effort non seulement le poids du guéridon lui-même, mais encore celui de toutes les mains posées sur son plateau et celui de tous les avant-bras emmanchés à ces mains, il fallait un véritable effort, dont l'emploi entraînait nécessairement une déformation visible à tous des extrémités des doigts du fraudeur, déformation consistant en un aplatissement marqué de la boule charnue du bout du doigts, et par le changement de coloration des ongles ; enfin, comme pour le premier moyen, le mouvement ainsi obtenu aurait été saccadé et non régulier.

Il va de soi, bien entendu, qu'en écrivant ce qui précède, j'ai entendu établir, non pas l'impossibilité, mais la très grande difficulté, qu'il y avait à frauder sans que les autres expérimentateurs s'en aperçoivent.

Je puis donc affirmer que toutes les expériences auxquelles j'ai assisté ont été faites consciencieusement.

Enfin je dois dire qu'au bout de peu de temps nous prîmes l'habitude de nous en rapporter à la table elle-même du soin de désigner l'expérimentateur qui devait l'interroger en se soulevant de façon à se pencher de son côté, et cela dès son premier mouvement.

(*A suivre*) H. SALVETON

Docteur en Droit, Membre de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Clermont-Ferrand.

LA

Photographie transcendentale

Nous recevons l'article suivant que nous insérons sous toutes réserves et en en laissant l'entière responsabilité à son auteur.

Lorsque l'on recherche consciencieusement la nature du fluide susceptible d'impressionner une plaque photographique, on reste quelquefois très embarrassé quant à en définir la nature, l'origine, et cela par l'imprévu de l'obtention des images.

S'il s'agit de reproductions d'objets placés sous nos yeux et que par la puissance de notre volonté nous accumulions notre force vitale, notre fluide à une forte tension, un degré de plasticité tel que nous puissions en obtenir le graphisme, cela se conçoit. On peut accepter, en effet, que nous avons par un travail purement physiologique provoqué une très grande sortie dudit fluide aussi dénommé par le savant anglais W. Crookes : « force psychique ».

Que ce soit cet agent qui préside à la production des principaux phénomènes dits psychiques tels que la transmission de la pensée, la télépathie, la psychométrie, etc., c'est très plausible. Chaque individu dégage cette force en plus en moins grande quantité suivant son état mental, sa santé. Nous avons donné précédemment le moyen de la contrôler avec la plaque sensible photographique, cet auxiliaire si précieux impossible à accuser de supercherie Suivant la personne le fluide émis est graphié sous forme d'effluves divers, d'auréoles, de taches très souvent colorées avec variété.

Ne voulant pas revenir sur des travaux qui ont fait l'objet d'une étude précédente (1), nous énumérerons seulement pour mémoire l'obtention des formes mentales des bouteilles, d'une canne, de la colère, du cerveau avec ses deux lobes, ses anfractuosités et circonvolutions, etc.

(1) Les photographies fluidiques, numéro du 1er octobre de l'*Echo du Merveilleux*.

Pour expliquer ces phénomènes, on peut admettre la théorie simpliste de la force psychique, celle ci venant par sa coagulation mettre en action le phosphore contenu dans la masse cervicale. Il n'en est pas de même, cependant, pour les épreuves obtenues dernièrement par le commandant Darget et ses amis, dont les résultats ne laissent pas que d'intriguer le chercheur, cela en raison des forces signataires de ces images.

Précédemment, nous citions comme très curieuse la photographie de l'Aigle, attribuant à un être du plan astral la signature de cette épreuve.

Les surprises ne s'arrêtent pas à ce seul fait; elles sont parfois déconcertantes par l'imprévu des résultats obtenus. C'est ainsi qu'en magnétisant une plaque le commandant Darget obtint une figure ressemblant au héros de Gœthe : Méphistophélès, l'âme damnée de Faust. Une autre fois, déversant son fluide sur une feuille d'arbre dont il désirait rechercher la force vitale, il obtint le facies de Louis XI.

Venant de lire une histoire au sujet du cerveau de Victor Hugo, il réalise deux portraits de l'immortel auteur de la *Légende des Siècles*. Il vient d'avoir une pensée au sujet de Musset et c'est le poète des *Nuits* qui pose sa signature avec une photo de ressemblance frappante. Mieux encore, M. H... est au piano et joue Beethoven. S'étant mis une plaque sur le front, celle-ci ne porte-t-elle pas le masque du génie incomparable qui écrivit les neuf symphonies ! Nous ne saurions nous arrêter à les énumérer toutes, allant d'enchantement en enchantement.

Ce genre de photographies nous éloigne sensiblement de celles qui ne sont dues qu'à la projection de la pensée ; c'est une intrusion dans un domaine nouveau dont le défrichement est à peine commencé. Aussi est-ce avec une prudence extrême que nous avançons. Il nous faut tenir compte du mauvais vouloir des uns, de l'ironie des autres, et comme l'écrivait lui-même le précurseur de cette méthode d'investigation : « Même parmi ceux qui ont vu et touché comme saint Thomas, il y en a de tièdes, timorés, imbibés de lâche respect humain, lesquels font comme saint Pierre au troisième chant du coq, qui dit, lorsqu'on lui montrait son maître Jésus : « Je ne connais point cet homme ! »

Il est de toute évidence que des forces supérieures se servent de nous comme point d'attraction, leur permettant ainsi de se manifester de l'Invisible au Visible.

Voici du reste des expériences toutes récentes où réellement se rencontre une intention très marquée qu'ont les forces astrales à se manifester, montrant leurs pouvoirs, révélant une grande évolution spirituelle.

Si l'on enveloppe une vitrose sensible de deux feuilles de papier noir, d'une troisième de papier rouge, l'opacité à la lumière est absolue. Que l'on applique pendant plusieurs heures la vitrose ainsi préparée sur le front ou l'épigastre, on obtient des effluves, des couleurs, souvent des images, des figures d'hommes ou d'animaux ! Où le résultat devient réellement surprenant, c'est dans l'expérience suivante.

Si vous enveloppez préalablement la vitrose d'une feuille de papier blanc sur laquelle vous écrivez quelques mots sans importance et que dans ceux-ci vous intercaliez une injure ou un blasphème, le manuscrit impressionne la vitrose en blanc, quelquefois en noir, souvent ces deux couleurs à la fois. Mais — et ceci est le point capital de l'expérience — l'injure et le blasphème ne sont pas enregistrés !

C'est ainsi que le commandant Darget mit un jour sur l'enveloppe blanche différents mots et entre autres : « Monsieur X. . est un imbécile ! » et ceci pour lui en adresser l'épreuve. Or, toutes les lettres de l'enveloppe avaient été écrites, mais les mots : « Monsieur X... est un imbécile » étaient absents comme effacés à dessein.

Intrigué par cette singularité, il fit une autre vitrose pareillement préparée et cette fois avec les mots particuliers : « Je renie Dieu. » Or, pas plus pour ce blasphème que pour l'injure précédente, il n'obtint de résultat. Une trentaine de ces épreuves ont été faites soit par le commandant, soit par ses amis et jamais les mots « Je renie Dieu » n'ont pu être obtenus.

Il faut donc conclure que :

1° Nous sommes en présence de phénomènes psychiques démontrés sans conteste.

2° La force qui préside à leur réalisation se manifeste avec intelligence et vient de plans plus évolués que le nôtre.

3° Cette force est tout à fait indépendante de la volonté humaine. S'il en était autrement tous les mots auraient été graphiés, sans distinction.

La voie aux recherches est ouverte, quelques jalons sont posés. En raison de leur caractère métaphysique, ces phénomènes ne doivent pas être étudiés sans précautions sérieuses, nécessaires si l'on veut en déterminer l'origine et la nature. C'est avec une méthode rigoureuse, entourées de toutes les garanties possibles de contrôle, que les expériences doivent être faites.

M. Durville, un savant dont nos lecteurs connaissent l'érudition et la minutie des recherches, vient de soulever un coin du voile qui nous cache le monde invisible. Dans une magistrale étude il démontre expéri-

mentalement, d'une façon absolue, que notre machine humaine se compose d'un corps brut et d'une âme. Au reste nous pensons utile d'extraire les principales lignes de la conclusion de son ouvrage le *Fantôme des Vivants*.

« Il paraît certain, dit l'auteur, que le principe qui anime le corps physique à son état normal, puis le fantôme, surgit après la mort comme le pensent les spiritualistes de toutes les écoles. J'ajouterai même que j'ai une sorte de certitude que ce principe constitutif de notre individualité est immortel, par conséquent indestructible et qu'il revient suivant l'affirmation des spirites, des occultistes et des théosophes. animer à la naissance notre personnalité temporaire. Mais cette immortalité ne m'étant pas démontrée d'une façon suffisante, je suis obligé de conclure : 1° par une affirmation formelle que je considère comme indiscutable; 2° par une affirmation hypothétique qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, deviendra également indiscutable.

« 1° Le dédoublement est un fait certain qui se démontre par expérimentation directe. Cette dualité prouve en même temps que la Force est indépendante de la Matière et que notre individualité se compose d'un corps brut et d'une âme intelligente.

« 2° Puisque le fantôme fonctionne librement en dehors du corps, l'âme qui le dirige peut et doit subsister après la mort. S'il en est ainsi, l'immortalité est un fait qui peut être démontré scientifiquement. »

Virgile a dit : « On se lasse de tout sauf de comprendre. » Il est, en effet, dans le cœur de l'homme un incessant besoin de savoir, de pénétrer au-delà des connaissances humaines. Notre époque actuelle semble vouloir sortir du matérialisme qui la domine; on commence à comprendre qu'il existe autre chose que la matière. Un mouvement psychique se dessine nettement.

Il faut que toutes les bonnes volontés se tendent vers ce but, il est indispensable que chacun comprenne que ce n'est pas ici-bas que s'accomplit *toute* notre évolution. C'est en élevant sans cesse notre cœur et notre esprit que nous comprendrons que nous sommes sur cette planète non pas pour nous entre tuer, mais au contraire pour détruire le plus possible l'égoïsme inhérent à la nature humaine. Alors et seulement lorsque l'homme aura compris que ces immenses fortunes ne sont que mirage, les joies matérielles abusives un leurre, la face du monde changera ! C'est un courant d'amour et de charité qui passera sur la terre entière, ce sera l'épanouissement de l'admirable mission du Christ.

G. WILFRID.

NOTRE COURRIER

En réponse à ceux qui lui demandent si les écarts de la nature qui suivent les écarts de l'humanité ne sont pas les signes avant-coureurs de la fin du monde. M. l'abbé Gaffre s'est contenté de les mettre en état de résoudre eux-mêmes la question. Il leur rappelle les enseignements donnés à ce sujet par les Livres Saints et il leur montre que, puisqu'ils en constatent la réalisation, le cataclysme final est plus proche qu'on ne le croit communément, et surtout que ne l'enseignent les prétendus savants.

Il aurait pu, s'il l'avait voulu, utiliser les révélations faites à des âmes pieuses ou même à des saints, et en préciser davantage l'époque, il a seulement signalé le nœud de la solution en invitant les collaborateurs de l'*Echo* à chercher la date du règne de l'Antéchrist, puisque c'est un peu après sa chute qu'arrivera la fin de ce monde. Déterminer cette date, approximativement du moins, n'est qu'un jeu pour MM. Timothée, de Novaye, Elisée du Vignois, de Sarreville, Léo Franc, Nébo, etc. Mais comme l'Antéchrist vient un peu après le grand monarque, c'est ce dernier dont il faut connaître l'arrivée au pouvoir. Ceux qui ont étudié les prophéties savent qu'il ne doit venir qu'après que la France aura été punie, pour son apostasie, par toutes sortes de fléaux. Or, les signes précurseurs de ces fléaux, tels que les morts subites, ont paru déjà depuis quelque temps et ne font qu'augmenter de fréquence, et on pourrait même soutenir cette opinion que les châtiments ont déjà commencé. Par conséquent, la venue du Grand Monarque est relativement peu éloignée. Plusieurs dates semblent l'indiquer; mais, par malheur, elles sont allégoriques ou reposent sur des faits allégoriques. Dieu s'est presque toujours réservé la connaissance de l'époque précise des événements futurs, pour montrer qu'il en est le maître. On ne peut donc que faire des conjectures. donner des dates approximatives.

Il est aujourd'hui certain qu'il ne peut pas venir avant 1912; quelques interprètes vont jusqu'à 1914, 1916 et même 1918. Fixons le commencement de son règne à 1920, afin d'avoir un chiffre commode pour le calcul. Comme il doit régner 37 à 38 ans, cela nous conduit à 1958; après lui, la République tient le pouvoir 12 ans; 1958 et 12, cela fait 1960. Si on y ajoute les 27 années de guerre de l'Antéchrist, on arrive à 1987. Il reste 13 ans pour atteindre la fin du XXe siècle. Certains interprètes acceptent ces chiffres; d'autres ajoutent encore quelques années avant le cataclysme final. Sœur Nativité, d'après ses impressions, place la fin sinon tout à l'extrémité du XXe siècle, du moins au commencement du XXIe. Saint Malachie semble aussi partager cette opinion. Il n'indique plus que 9 papes, à partir de Pie X, et il faut en retrancher deux antipapes; ce qui ne ferait plus que 7 papes légitimes. Si l'on admet 10 ans de pontificat comme moyenne, on a $7 \times 10 = 70$ ans, lesquels ajoutés à 1920 font 1990. On voit que la concordance est parfaite, puisque nous voulons obtenir une date approximative et que nous ne cherchons à fixer ni l'heure, ni le jour. A l'appui de cette concordance, on pourrait multiplier les témoignages, mais comme nous ne traitons

pas la question *ex professo,* nous nous contentons de ceux-là, ils sont bien suffisants.

Ainsi, des nouveau-nés de 1910, quelques-uns pourront peut-être voir le grand cataclysme final; un certain nombre de leurs enfants en seront les témoins; mais il semble qu'il est réservé à leurs petits-enfants. Dr L. C.

* * *

Dans notre numéro du 1er mars, à la suite des articles si intéressants de M. Dufourg sur le *Magnétisme terrestre,* M. A. de Monteyer avait publié une note par laquelle il nous apprenait l'existence d'une électricité végétale employée déjà depuis de nombreuses années et dont l'application connue partout, sauf en France, donnait les meilleurs résultats.

De nombreux lecteurs nous ayant écrit à ce sujet pour demander des explications complémentaires, nous trouvons préférable de prier M. A. de Monteyer de répondre lui-même. Il le fera avec plus de compétence et pourra en même temps indiquer les sources bibliographiques où il a puisé cette connaissance.

ÇA ET LA

Une voyante remarquable.

A la suite de l'article que j'ai consacré dans l'*Almanach* de l'*Echo du Merveilleux* à Mme Loni Feignez, un grand nombre de lecteurs ont tenu à leur tour à soumettre ce médium à des expériences personnelles. Parmi eux : M. Gabriel T..., l'auteur dramatique bien connu,, Mlle Marion Favre, de l'Odéon, Emilienne d'Alençon et la pauvre petite Marthe Steinheil.

Mlle Marion Favre a bien voulu me confier ses impressions :

« Mme Loni Feignez est un sujet merveilleux, m'a-t-elle dit, et si je l'avais connue plus tôt, elle eût pu me rendre de grands services. Quand j'allai la voir, la première fois, au commencement de janvier, elle eût cette vision : « Vous venez de vous disputer avec une personne qui vous doit de l'argent. Cette personne ne vous donnera pas tout ce qu'elle vous doit; mais seulement les *trois quarts* de la somme qu'elle vous a empruntée ». Ce fut rigoureusement exact..

« Les autres voyances que m'a faites Mme Feignez, continua la charmante artiste, sont trop intimes pour que je puisse permettre leur publication, mais je puis vous affirmer qu'elles furent aussi véridiques.»

J'ai sur mon bureau une douzaine de lettres faisant la louange de ce médium, et émanant de personnes assez convaincues pour me permettre de publier leurs noms.

Ainsi M. A. Ducros, rue du Fossé-des-Tanneurs, à Strasbourg, Mlle Lamote, avenue de la République, à Paris; Mme Limal, rue Gerbault, à Reims, etc.

Un fait curieux se serait produit dernièrement (j'en tiens le récit de Mme Feignez).

« Deux femmes, sans chapeau, à l'air vulgaire, entrent dans son cabinet, 2, rue Pierre-Levée, pour la consulter. Aussitôt, la voyante ressent pour l'une de ces femmes une aversion extraordinaire; « Allez-vous-en, lui cr'a-t-elle malgré elle. Je ne peux vous donner une consultation. Seulement, ne rentrez pas chez vous, ce soir, ou vous recevrez un coup de couteau dans la poitrine ».

Les femmes la regardèrent stupéfaites, puis éclatèrent de rire : Elle est folle, dirent-elles. Et elles s'en allèrent en insultant la visionnaire.

Le lendemain, au matin, l'une des deux femmes revenait : « Ah! madame, dit-elle à Mme Feignez, comme je vous demande pardon pour hier. Ma compagne est rentrée chez elle; son mari s'y trouvait ivre. Au cours d'une discussion, il l'a frappée *d'un coup de couteau!...* »

Je crois qu'avec sa lucidité merveilleuse, Mme Loni Feignez pourrait être fort utile dans un grand nombre de cas de disparitions.

J'aurais voulu tenter avec elle une expérience à propos de la mort de M. Caillard, trouvé étranglé, il y a trois semaines, dans les fortifications; les uns soutiennent la thèse du suicide, les autres celle de l'assassinat. Malheureusement, je n'ai pu parvenir à me procurer un objet ou linge quelconque ayant appartenu à l'infortuné pharmacien. Je regrette que la veuve n'ait pas pris en considération la demande que je lui ai adressée à ce sujet; peut-être eût-elle obtenu ainsi un éclaircissement utile.

Mme Louis Maurecy

Le Médecin des fièvres.

On lit dans l'*Intransigeant :*

« L'extraordinaire, le mystérieux, ne diminuent point, malgré les progrès de la science,

« Un vieillard connu sous le nom du « médecin des fièvres » vient de mourir dans le sud de la France.

« Il lui suffisait de connaître le nom, les prénoms et l'âge du malade pour le guérir, et voici comme il procédait :

« Il s'en allait dans la campagne, pieds nus et, après quelques invocations bizarres prononcées dans la direction des quatre points cardinaux, piquait en terre un couteau neuf en prononçant les noms et l'âge de la personne à guérir...

« On assure que certains habitants du Var, peu croyants et peu superstitieux, suivaient « le médecin des fièvres » pour prendre les couteaux après son départ ».

A TRAVERS LES REVUES

Dans leur numéro du 16 janvier dernier, les *Annales des Sciences Psychiques*, sous la signature d'un médecin napolitain, le Dr Guido Fiocca-Novi, relatent « *une Seance tragique avec Eusapia Paladino* » dont voici les passages essentiels :

La séance avait pour médium la bonne Eusapia Palladino. Comme il s'agissait d'une séance intime parmi des personnes sympathiques à Eusapia, ainsi qu'il arrive souvent à ces sortes d'expériences non officielles, ceux qui connaissent sa médiumnité ne s'étonneront pas de voir que les phénomènes acquirent des caractères spéciaux de précision et d'énergie. Ce soir-là, Eusapia était fort gaie, et

arriva à mon laboratoire pour me dire qu'elle désirait ma présence à une séance avec plusieurs de ses amis, en m'exposant les raisons de cette expérience. Je n'en peux pas rapporter le but ici d'une manière exacte, mais je dirai qu'il ne me sembla pas trop moral; le médium me répliqua que pour faire plaisir à des amis, on pouvait bien ne pas y regarder de si près. Quant à sa manière de voir personnelle à ce sujet, elle m'avoua désirer une issue favorable...

Nous nous mîmes à la table, tous de bonne humeur et pleins de confiance relativement au résultat, le médium rigoureusement contrôlé, et la chambre éclairée par une lampe à pétrole disposée à peu de distance. Nous eûmes d'abord une série de phénomènes élémentaires et anodins : les attouchements habituels, lévitations, etc; mais lorsque nous formulâmes la demande qui répondait au véritable but de la séance, nous obtînmes pour toute réponse, une assiette lancée d'en haut avec tant de violence qu'elle se brisa en mille morceaux, s'abattant sur la table, et ce fut miracle si quelques débris ne nous blessèrent point. Le médium, qui était éveillé, perdit sa bonne humeur, commença à se repentir, et voulut s'en aller.

Les expérimentateurs, au contraire, feignirent de donner une autre explication à la balistique de l'assiette, et nous décidâmes tous de continuer. La question fut répétée pour la seconde fois; cependant l'interrogateur eut recours à la malice de se servir de phrases prolixes et peu conclusives; mais lorsque son idée apparut nettement à la fin du discours, nous vîmes tout à coup un gros verre de bière qui se trouvait comme l'assiette précédente, à la cuisine, lancé contre la table; comme il ne voulait pas se casser, étant de constitution solide, on le battit un grand nombre de reprises, en guise de marteau contre la table. En outre, l'un de nous reçut quelques coups de poing. La terreur envahit le médium et un autre perçut entre ses mains quelque chose d'humide et chaud. Cela suffisait pour nous faire sauver tous! Dans la chambre voisine, nous pûmes constater à notre grand étonnement, que l'un des assistants avait la main couverte de sang s'échappant d'une longue blessure et nous pûmes voir ensuite la table, à l'endroit devant lequel il était assis, également tout ensanglantée. Nous nous séparâmes, un peu mécontents et déconfits, et je retournai à mon laboratoire situé auprès de la maison d'Eusapia, où certaines préparations chimiques réclamaient ma présence. Occupé depuis une demi-heure environ par mes expériences, bien que la nuit fût assez avancée, j'entendis frapper à ma porte, par un parent d'Eusapia, laquelle me demandait en toute hâte. J'accours, je la trouve dans son lit, et elle me dit, toute bouleversée et terrorisée, qu'au moment de s'endormir, une autre assiette avait été lancée avec violence contre le lit, tout en me montrant les débris répandus dans la chambre. Elle n'avait aucune raison de mentir avec moi, et du reste sa réelle émotion était parfaitement visible.

En terminant le récit que nous venons de reproduire presque *in-extenso*, le docteur Guido Fiocca Novi appelait l'attention sur le fait qu'il existait un contraste réel entre la volonté du médium et des assistants qui désiraient une chose non morale, et la production des phénomènes contraires à ces volontés. Il notait également la circonstance que le médium jusque dans son lit et au moment de s'endormir est encore une fois poursuivi et cela avec une intention claire et agressive.

***

Les Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée, revue mensuelle d'avant-garde scientifique et philosophique, organe de *la Société Alchimique de France*, donnent, dans leur numéro de mars, quelques formules de médications employées jadis, en certains cas, par des médecins spagiristes :

La plus célèbre préparation organique était la fameuse « mumie », considérée comme un très précieux antidote contre les venins de toute sorte, peste, charbon, etc. La teinture s'obtenait de la façon suivante : il faut prendre, dit Crollius, le cadavre frais et entier d'un « rousseau » sans macule, qui ait été pendu ou brisé sur la roue, ou enfin tué par quelque coup d'épée qui lui ait traversé le corps; en tout cas la mort ne doit pas remonter plus loin que vingt-quatre heures. On découpe le cadavre en lambeaux, puis on les arrose avec de la poudre de myrrhe et d'aloès; on fait bien macérer et ensuite tremper dans de l'esprit-de-vin; après quoi l'on sèche à l'air ces lambeaux; il faut en dernier lieu, selon l'art (c'est-à-dire d'après des procédés spéciaux certainement secrets) en retirer la teinture rouge avec l'esprit-de-vin. On peut encore faire macérer cette mumie pilée, pendant un mois, avec de l'huile d'olive, avant de la mêler avec le thériaque.

De l'extrait de mumie traité par l'esprit-de-vin, on retire l'esprit par évaporation. On prend une demi-livre de cet extrait et le mélange avec quatre onces de thériaque andromach, deux onces d'huile d'olives, du sel de perles, du sel de coraux, de la terre sigillée et un peu de musc. Toutes ces matières doivent être digérées au bain-marie l'espace d'un mois, remuées et broyées tous les jours.

Cet antidote, possédait paraît-il une vertu très puissante :

Administré, en temps de peste, avant l'infection, il prémunissait absolument contre la contagion, même si l'on se trouvait sans cesse en contact avec les malades. Si quelqu'un était déjà atteint par le fléau, une dose d'un drachme le guérissait.

Contre le charbon, l'anthrax, n'importe quel venin ou poison avalé, il agissait avec succès, à la même dose, mélangé avec de l'huile d'amande douce.

Un autre antidote indiqué par Paracelse s'effectuait ainsi : on distillait le sang d'une cigogne au bain-marie; l'eau qui sortait était conservée; on séchait le sang coagulé, puis le mettait en poudre. Il fallait également dessécher le ventricule de la cigogne et le brûler légèrement dans un creuset jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres, desquelles on extrayait le sel après les avoir mêlées avec la liqueur propre tirée du sang. Le sel devait ensuite être mêlé avec le sang pulvérisé.

A ce mélange de sel et de sang, on ajoutait une petite quantité de succin blanc, de coraux rouges, de grains de raisins, de renards noirs bien mûrs et secs pulvérisés, d'*essence de mumie*, de racines d'anthora, de pierre Bé-

zeard, de thériaque, que l'on mélangeait et incorporait ensemble avec de l'huile de pignons; puis dessiccation au soleil; plus la composition est vieille plus elle a de vertus.

La dose ordinaire était d'une demi-once dans un verre d'eau, de vin ou de lait. Aucun empoisonnement ne résistait à ce traitement.

Un troisième antidote, sorte de « sérum » avant la lettre, agissait principalement contre le venin des serpents et des vipères : après avoir écorché des vipères, enlevé les intestins, la rate et la queue, on réduisait le reste de la chair avec le cœur et le foie, en alcool, au bain-marie. Prise à l'intérieur, cette quintessence homéopathique chassait le poison hors du corps. La dose à absorber était d'une demi-drachme à une drachme dans un verre de vin.

La raison pour laquelle ce médicament agit, écrit Crollius, consiste en ce que « la nature ordinaire des venins est d'avoir, quant à eux, leur remède. » Profonde remarque due à Paracelse lui-même et d'où dérive la thérapeutique formulée par l'aphorisme : *Similia similibus curantur*.

Que la préparation de ces remèdes devait être longue et coûteuse, et combien leur absorption devait être peu ragoûtante ! De nos jours on a heureusement pour se guérir d'autres moyens plus simples, car franchement on aimerait encore mieux être malade, que se soigner avec de semblables mixtures.

Les pharmaciens d'alors devaient être terriblement occupés. Peut-être n'avaient-ils pas le temps de torturer leurs femmes. C'était toujours ça !

***

Vous avez certainement lu la *Vie de Bohême*, d'Henry Murger, ce livre qui nous a valu les partitions de MM. Puccini et Léoncavallo. Si vous avez souri à l'idée de Schaunard écrivant une symphonie, *sur l'Influence du bleu dans les Arts*, vous avez eu paraît-il grand tort. On pense ainsi à Berlin. C'est le *Journal du Magnétisme* qui nous l'apprend, d'après un article du *Petit Journal* :

A Berlin, une société vient de se constituer, dont les membres s'engagent à ne tapisser leurs appartements qu'avec du papier bleu. Il paraît, d'après les fondateurs du groupement nouveau, que le bleu exerce une action calmante sur les personnes irritables, alors que le rouge développe au contraire des idées sanguinaires.

Tous les employés qui craignent d'être réprimandés par leur patron, vont désormais ne plus porter que des vêtements bleus. Les maris qui se méfient de la jalousie de leurs femmes achèteront des pyjamas bleus. Les femmes qui ont peur d'être battues s'envelopperont dans des peignoirs couleur d'azur. Et quand nous serons tous vêtus de bleu, nous aurons tous bon caractère.

Nous faudra-t-il, pour arriver à ce résultat appréciable, nous interdire dorénavant la lecture de l'adorable *Symphonie en blanc majeur* de Théophile Gauthier pour nous contenter exclusivement de celle *en bleu majeur* du comte Robert de Montesquiou :

« Sous les turquoises naturelles
« D'un manchon en plumes de geai »

etc., etc.

Comme ce sera ennuyeux !

***

Victor Hugo se doutait-il, en écrivant *la Conscience*, qu'un jour cette page géniale inspirerait à un résident colonial un moyen pratique de pacification ?

Madame et Monsieur nous content à ce sujet l'amusante anecdote suivante :

Un jour qu'il était allé réprimer des troubles dans un coin du Tonkin, un de nos fonctionnaires appela un haut mandarin dans une pagode et lui dit : « Voici, la paix est revenue dans ton pays, grâce à mon énergie; maintenant, je m'en vais; mais fais attention : Je vais laisser dans ce temple mon œil, et tout ce que tu feras il le verra !... »

Et enlevant de son orbite son œil gauche, il le posa noblement près d'un bouddha de jade, en présence du mandarin effaré.

Puis, d'un pas majestueux, il s'éloigna...

Depuis, l'œil est toujours dans la pagode, et le pays est toujours tranquille.

Nous devons dire que notre administrateur est borgne, qu'il porte un œil de verre et... qu'il en avait d'autres de rechange dans sa valise.

Vous allez voir, qu'alléchée par les heureux résultats de ce geste inusité, l'administration coloniale que l'Europe nous envie ne recrutera plus ses représentants dans nos possessions lointaines que parmi ceux capables d'en accomplir un semblable.

Ce ne sera pas joli, joli, mais ce sera si pratique ! ! !

***

La *Chronique médicale* du docteur Cabanès est toujours intéressante à consulter. Le numéro de mars qui vient de paraître relate un curieux cas d'inhibition de l'intelligence par perte d'un bouton d'habit :

A propos de Kant, on raconte (*Chr. méd.*, XVI, n° 5, p. 170) le rôle inhibiteur que joua un bouton de l'habit d'un auditeur sur les idées du célèbre penseur pendant plusieurs leçons.

Ce fait n'est pas unique, et Walter Scott, dans son auto-biographie (*Life of W. Scott,*) éditée par M. Lockhart, raconte une anecdote analogue, dont voici la traduction :

« Il y avait (c'est W. Scott qui parle) dans ma classe un élève qui était toujours le premier et que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais supplanter. Les jours se succédaient et il gardait imperturbablement sa place. A la longue, j'observai que lorsqu'on lui posait une question, avec ses doigts il cherchait un bouton spécial situé au bas de son gilet. Je pensai que si je pouvais ôter subrepticement ce bouton avant la prochaine interrogation, la surprise de ne pas le trouver pourrait troubler les idées de mon camarade et me donnerait une chance de le supplanter.

« Le bouton fut alors ôté, sans qu'il s'en aperçût. Grande

fut mon anxiété de connaître le résultat de ma ruse; elle ne réussit que trop bien.

« L'heure de l'interrogatoire arrive et mon camarade fut questionné; il chercha comme d'habitude le bouton ami, mais il ne put le trouver.

« Déconcerté, il baissa les yeux, le talisman était parti, ses idées devinrent confuses, il ne put répondre.

« Je saisis l'occasion de répondre à la question et j'obtins sa place, qu'il ne reprit jamais. Je crois qu'il ne suspecta jamais l'auteur de ce tour ».

Dr P. NOURY (*de Rouen*).

* * *

Un grand journal de Naples, *le Mattino*, du 21 novembre 1909, publiait le récit de l'étrange aventure suivante :

A Crespina, un agriculteur suivant un étroit sentier, se découvrit en signe de respect et de dévotion devant une Madone qu'il avait vue dans une niche. L'acte du paysan fut remarqué par un certain Giocomelli, robuste boucher de Crespino, qui, non seulement se moqua de l'homme, mais encore traîna son chien, qui l'avait suivi, devant l'image sacrée comme pour la lui faire baiser. Mais tout à coup, le jeune homme demeura immobile à la même place, dans un véritable état cataleptique. Les soins de ses compagnons et d'autres personnes accourues demeurèrent inutiles; on le mit dans une voiture et il fut transporté à son domicile. Grâce à l'œuvre de différents médecins accourus, l'état cataleptique du malheureux prit fin, mais celui-ci commença immédiatement à aboyer comme son propre chien, qui aboie sans discontinuer. Cet étrange phénomène a soulevé une énorme impression dans ces parages.

LES LIVRES

AU TEMPS DE LA COMETE, par H. G. WELLS, roman traduit par HENRY.-D. DAYRAY et B. KOZAKIEWICZ, 3 fr. 50.

Nulle part autant que dans ce dernier roman : *Au Temps de la Comète*, M. H. G. Wells n'a mieux combiné les multiples aspects de son merveilleux talent. On retrouve ici la prestigieuse imagination de *la Guerre des Mondes* et de *Place aux Géants*, l'humour et la verve satirique du peintre de mœurs dans *Miss Waters* et *la Burlesque Equipée du Cycliste*, la clairvoyance du prophète des *Anticipations* et de *l'Utopie Moderne*. Wells est bien le maître du roman merveilleux scientifique : dans ces œuvres, qui lui ont valu droit de cité chez nous, le fameux écrivain anglais a prévu toutes les merveilles qui se sont réalisées depuis bientôt vingt ans. Il a vu notre monde à la fin du XXe siècle et il a décrit aussi la mort de notre planète; il a raconté l'invasion des Martiens et la Conquête de la Lune, et voici qu'il prédit ce qui se passera dans quelques semaines, lorsque la queue de la Comète va balayer la surface de la Terre, bouleversée soudain par des grèves sanglantes, par une guerre qui mettra aux prises les armées et les flottes des nations... Et puis, la Comète passe et Wells n'a jamais décrit, avec une plus magnifique splendeur, la fin de ces vacarmes et l'aube des temps nouveaux. Cette œuvre est une de ses meilleures : elle ne se raconte pas, il faut la lire.

* * *

LA *THEOGONIE DES PATRIARCHES* : JÉSUS (Nouveau Testament), MOISE (Ancien Testament), œuvres posthumes de SAINT-YVES D'ALVEYDRE. Adaptations de l'Archéomètre à une nouvelle traduction de l'Evangile de saint Jean et du Sepher de Moïse.

Un volume grand in-4, orné de 6 planches et d'un portrait inédit de l'auteur, 10 francs. (Se trouve à la librairie de l'*Echo du Merveilleux*.)

Après plus de vingt ans d'efforts, Saint-Yves d'Alveydre est parvenu à établir enfin une traduction de la Genèse, la seule, affirment les amis du si curieux et quasi génial ésotériste, qui soit conforme aux idées de Moïse et révèle la grandeur de sa pensée.

Pour établir qu'il ne s'agit pas d'une œuvre d'imagination, les mêmes clefs sont adaptées aux premiers versets de l'Evangile de saint Jean. Enfin, chacune des clefs de la langue secrète des Temples est analysée et commentée dans une section spéciale.

Les « Amis de Saint-Yves » ont voulu que le cadre fût digne des hautes considérations présentées pour la première fois aux penseurs de toute Religion et de toute Ecole et aucun sacrifice n'a été trop grand pour éditer ce volume.

Six gravures originales de Gabriel Goulinat, un portrait inédit de l'auteur et un chapitre explicatif de la Vie Esotérique de Moïse d'après la « Mission des Juifs » contribuent à faire de cet ouvrage une merveille de science et d'art.

Le tirage a été fait à petit nombre d'exemplaires et le prix de 10 francs l'exemplaire sera vite dépassé pour les collectionneurs.

* * *

A l'*Argus de la Presse*, 27, rue Bergère, Paris, la période électorale bat déjà son plein.

Poursuivant leurs travaux d'investigations statistiques et documentaires, l'*Argus de l'Officiel*, et les *Archives de la Presse*, grâce à une cryptogrammie ingénieuse, donnent très rapidement le relevé typographié de *tous les votes* de n'importe quel député, ainsi que leur dossier parlementaire.

La législature 1906-1910 comportera plus de 1.400 votes.

AVIS IMPORTANT

*La direction de l'*Echo du Merveilleux *a l'honneur d'informer MM. les Editeurs, Auteurs et Directeurs de Revues qu'elle accepte l'échange de publications et que les ouvrages ou revues qui lui seront adressés* en double *seront toujours annoncés ou analysés s'il y a lieu.* L'Echo *se propose même, dans l'avenir, de publier les sommaires des principales publications faisant l'échange avec lui.*

Le Gérant : PIERRE SORNIN.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.